

Un explorateur africain

AUGUSTE STAHL

mort au Gabon pendant l'expédition française de 1880

SON VOYAGE

ET

SA CORRESPONDANCE

(Avec deux Cartes)

Notice présentée à la Société des Sciences de Strasbourg

PAR

ÉMILE DIETZ

Pasteur-Président à Rothau

Membre correspondant de plusieurs Sociétés scientifiques

PARIS

PAUL MONNERAT

48, RUE DE LILLE, 48

STRASBOURG

CH. VOMHOFF

119, GRAND'RUE, 119

1884

113



Adieu, mes chers!
Adieu, Europe!
A. St.

J. Seywert, phot.

Sainte-Marie-aux-Mines.

AUGUSTE STAHL

né le 28 nov. 1853,
décédé le 14 mars 1881.

Un explorateur africain

AUGUSTE STAHL

mort au Gabon pendant l'expédition française de 1880

SON VOYAGE ET SA CORRESPONDANCE

(Avec deux Cartes)

Notice présentée à la Société des Sciences de Strasbourg

PAR

ÉMILE DIETZ

Pasteur-Président à Rothau
Membre correspondant de plusieurs Sociétés scientifiques

PARIS
PAUL MONNERAT
48, RUE DE LILLE, 48

STRASBOURG
CH. VOMHOFF
119, GRAND'RUE, 119

1884

Strasbourg, typ. G. Fischbach. — 4567.

VOYAGE ET CORRESPONDANCE

d'AUGUSTE STAHL

attaché en 1880 à l'expédition française du Gabon
(Afrique équatoriale)¹.

« Adieu, mes chers!

Adieu, Europe! »

A. STAHL.

Messieurs,

La Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace a, depuis quelque temps, ajouté à son programme les explorations africaines. Elle a nommé une commission spéciale pour s'occuper de ces questions, qui aujourd'hui offrent un grand intérêt pour tout le monde, tant sous le rapport scientifique qu'au point de vue de la civilisation. Toute exploration du continent africain peut déjà par elle-même nous intéresser; mais lorsqu'un de nos compatriotes alsaciens aura lui-même fait partie d'une expédition, nous aimerons certainement à connaître un peu plus en détail les relations de son voyage.

C'est à ce titre, Messieurs, que j'ai pensé devoir vous parler d'un de nos jeunes compatriotes, bien qualifié sous tous les rapports comme voyageur, qui promettait d'être utile à la science et à la civilisation, et dont la trop courte carrière a été brusquement interrompue par une mort prématurée.

¹ Communication faite à la Société des sciences de Strasbourg, dans sa séance du 2 mai 1883. — De nouveaux documents ont été ajoutés dans la présente publication.

Auguste Stahl, dont le père est pasteur à Sainte-Marie-aux-Mines, avait eu l'Afrique pour berceau, et c'est aussi en Afrique qu'il a trouvé son tombeau à l'âge de 28 ans.

Voici ce qu'a publié à ce sujet une Revue de Paris, dans un article nécrologique dû à une plume autorisée¹ :

« Dans les premiers jours de mai 1881, les grands organes de la presse quotidienne annonçaient la mort de M. Auguste Stahl, membre de l'expédition française chargée de se rendre au Congo et d'étudier les communications à établir entre ce fleuve, principale artère de l'Afrique centrale, et l'Ogooué, autre fleuve moins important, dont l'embouchure est située un peu au sud de notre comptoir du Gabon. « Encore une victime de la science », disaient les journaux en reproduisant cette affligeante nouvelle. Et en effet, Aug. Stahl, naguère encore sous-directeur de l'École préparatoire de théologie des Batignolles, était parti, en novembre 1880, avec M. le docteur Ballay et M. l'enseigne de vaisseau Mizon, sous les auspices de M. le ministre de l'instruction publique (et de la Société de géographie de Paris), entraîné par une irrésistible vocation pour les voyages d'exploration et pour les découvertes, disons plutôt : les conquêtes de la géographie. Il aimait la science, surtout dans ce domaine spécial, d'un amour ardent, passionné, capable des plus grands sacrifices : il l'a bien prouvé par sa mort même. Mais il aimait encore autre chose que la science, ou, pour mieux dire, il comprenait celle-ci et l'aimait d'une façon vraiment chrétienne. Il nous appartient, en enregistrant à notre tour la grande perte que la France et la cause de l'Évangile ont faite en sa personne, de relever ce trait de son caractère et de le mettre en pleine lumière. C'est d'ailleurs l'enseignement qui ressort de cette vie si promptement consumée. »

¹ M. Jean de Visme, dans le numéro de juillet 1881 de la *Revue chrétienne*, dirigée par M. de Pressensé.

I.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Auguste Stahl, l'aîné d'une nombreuse famille, était né le 28 novembre 1853 à Blidah (en Algérie), où son père était alors pasteur ; mais il tenait à Strasbourg par son grand-père, qui fut pasteur à l'église Saint-Pierre-le-Jeune, et par son grand-oncle, qui fut pendant de longues années professeur d'histoire universelle au séminaire protestant et en dernier lieu à l'Université. Il n'avait que 2 ans et demi lorsque sa famille rentra en Alsace pour habiter le presbytère de Mühlbach, près de Münster. C'est au milieu de cette nature grandiose des Vosges que s'écoulèrent son enfance et une partie de sa jeunesse, et plus tard encore, lorsque le toit paternel fut transporté à Sainte-Marie-aux-Mines. Tout était fait pour lui inspirer une profonde vénération pour la nature et le goût des longues excursions.

A 15 ans il fut envoyé à Paris pour achever ses études classiques, puis il revint en Alsace à l'époque de la guerre franco-allemande. Plus tard il suivit les cours de théologie à l'Université de Strasbourg et à Leipzig. Mais entre temps il fut professeur dans un institut missionnaire près de Bâle, précepteur dans une famille en Russie et dut se soumettre à l'inévitable service militaire allemand, ce qui du reste pouvait lui servir plus tard dans ses voyages. En 1877, ayant achevé ses études, il accepta et remplit pendant un an les fonctions de vicaire (ou suffragant) chez un collègue de son père à Sainte-Marie-aux-Mines.

Néanmoins les sciences avaient toujours pour lui beaucoup d'attrait. Aussi accepta-t-il avec empressement l'appel qui lui fut adressé de Paris d'entrer comme professeur et sous-

directeur à l'école préparatoire de théologie des Batignolles, où il eut à enseigner l'histoire, la géographie, l'allemand et les sciences physiques et mathématiques. Il y resta deux ans. C'est là que vint le trouver l'offre qu'il souhaitait depuis longtemps d'aller en Afrique. Il était Africain de naissance, il aimait cette terre d'Afrique comme sa vraie patrie. C'était chez lui presque un rêve d'enfance que d'y retourner un jour ou l'autre. Il travaillait depuis plusieurs années à s'y préparer; toujours ses études de prédilection l'avaient ramené de ce côté. Il avait même déjà demandé à être compris dans le personnel de la mission au Zambèze, organisée par M. Coillard; puis il avait sollicité avec instance de partir avec l'expédition Flatters¹, et ses démarches dans ces deux occasions avaient échoué. Aussi est-ce avec bonheur qu'il accepta de faire partie de l'expédition qui devait se rendre au Gabon pour y établir, en amont du fleuve Ogooué, une station coloniale française, du nom de Mashogo, que M. Savorgnan de Brazza voulait relier au Congo.

Il quitta Paris le 16 novembre 1880 pour se rendre au Havre. Le lendemain il s'embarquait avec les membres de l'expédition sur le paquebot la *Ville-de-Santos* pour Lisbonne, où les attendait le *Cygne*², voilier que devait commander le lieutenant Mizon, et qui était spécialement destiné au service de l'expédition. Après un arrêt de cinq jours à Lisbonne pour remplir les formalités consulaires, on monte, le 28 novembre, sur le *Cygne*, qui arrive le 5 décembre en vue d'Arrécife, port de l'île de Lanzarote, la plus septentrionale des Canaries. Après une relâche de treize jours dans cette île, pour y acheter les ânes nécessaires à l'expédition et

¹ Elle fut massacrée par les Touaregs, dans le Sahara, en février 1881.

² Ce navire était de dimension assez modeste : il mesurait 22 mètres en longueur et jaugeait 32 tonneaux. L'équipage se composait de 10 hommes.

les installer à bord du navire, on lève l'ancre le 18 décembre et l'on fait voile vers le Sénégal. Le 25 on est en vue de Saint-Louis, mais le mauvais état de la mer empêche d'entrer dans le port. Trois jours se passent dans une vaine attente, et l'on met de nouveau à la voile le 28 pour se rendre à Dakar, où l'on arrive le 30 décembre, après avoir doublé le cap Vert.

A partir de là, Stahl voyagea seul. On devait engager des laptots ou soldats sénégalais pour l'expédition; en outre, un accident étant arrivé au lieutenant Mizon, ce dernier dut prolonger son séjour à Dakar et garder près de lui le docteur Ballay. Aug. Stahl fut envoyé en avant au Gabon sur le vapeur le *Loiret*¹, afin de prévenir M. de Brazza, alors aux environs du Congo, de l'arrivée de l'expédition Ballay-Mizon. Parti de Dakar le 19 janvier 1881, Stahl arriva le 1^{er} février devant Libreville, la station la plus importante du Gabon. Comme il avait près d'un mois d'avance sur ses compagnons, il employa ce temps à remonter le cours du fleuve et de ses affluents, et à parcourir la contrée environnante.

C'est dans ces courses au milieu des marécages qu'il contracta la fièvre pernicieuse à laquelle il succomba le 14 mars, dix jours après l'arrivée du *Cygne*. Le récit de ce douloureux événement a été raconté en termes profondément sentis dans la lettre touchante que M. l'enseigne de vaisseau Mizon a écrite à M. J. de Visme, directeur de l'école préparatoire des Batignolles, lettre qui est parvenue à ce dernier le 3 mai. En voici la teneur :

Libreville-du-Gabon, 21 mars 1881.

Monsieur,

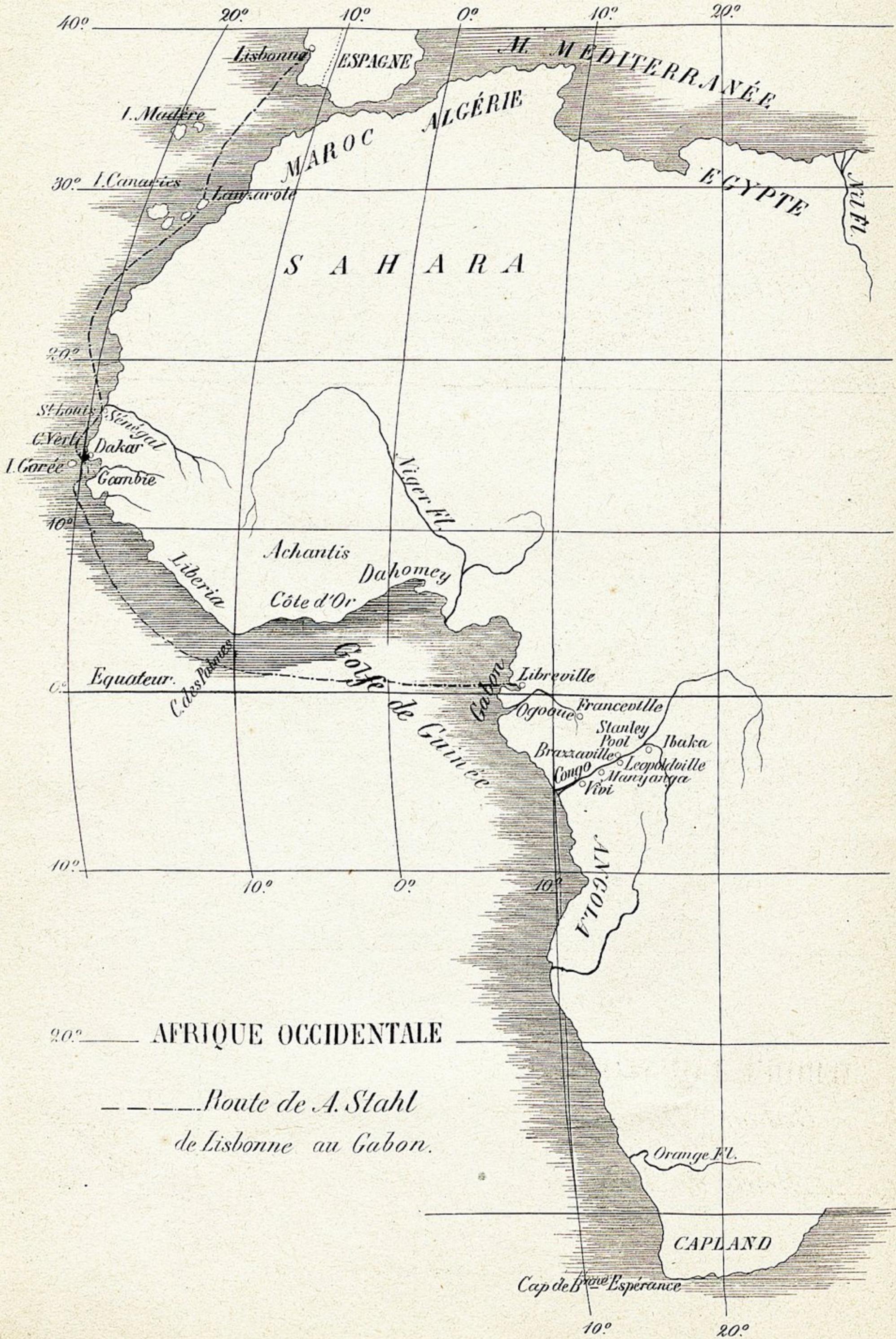
« J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer : la mort de mon compagnon de voyage, M. Stahl, enlevé en trente-six

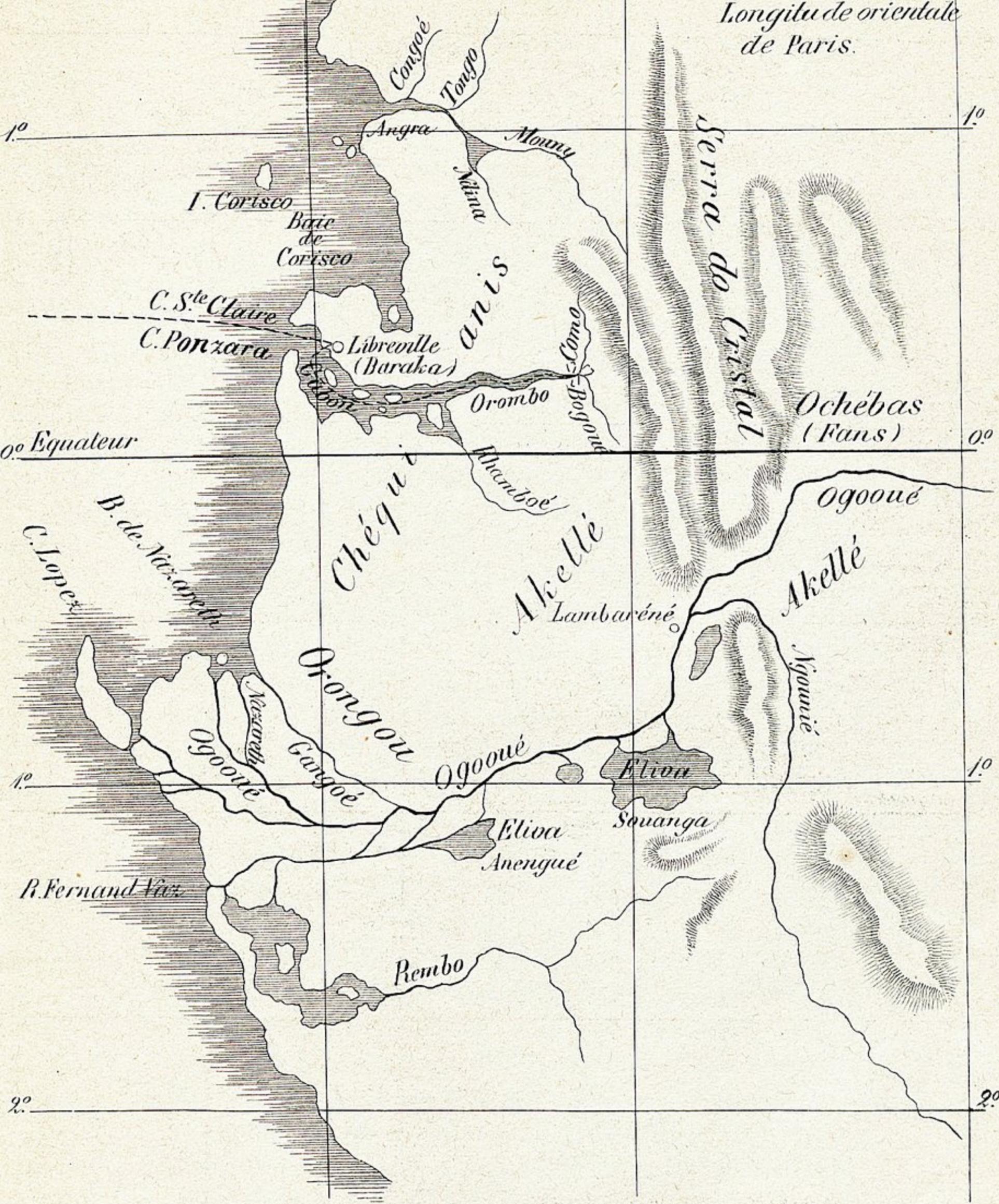
¹ Transport de l'État, à vapeur et à voiles, qui fait régulièrement le service entre Dakar et le Gabon.

heures par un accès de fièvre pernicieuse. Je sais que la famille de Stahl habite Sainte-Marie-aux-Mines et qu'un de ses frères est employé de commerce à Paris. Je ne puis, avec ces simples renseignements, m'adresser directement à sa famille. J'ai cru devoir vous écrire, monsieur, parce que Stahl étant resté deux années avec vous, j'ai pensé que vous seriez plus apte que moi à faire parvenir cette triste nouvelle avec plus de ménagements que je ne pourrais le faire.

« Nous avons fait route ensemble de Lisbonne au Sénégal sur le petit navire que je commandais. Prévoyant que la traversée de Dakar au Gabon serait fort longue et fort pénible sur un navire à voile, j'obtins de M. le commandant du *Loiret* que M. Stahl prendrait passage sur ce navire à la table de l'état-major. Ce bâtiment fit la traversée à la vapeur en treize jours, tandis que le *Cygne* en mettait quarante. C'était donc près de trente jours d'avance. M. Stahl utilisa ce mois de loisir à parcourir les environs de Libreville, se promenant toute la journée, soit au fort soleil, soit sous bois, au milieu des marécages, malgré les pressantes recommandations que je lui avais faites au Sénégal et les bons conseils des officiers de la colonie. Quelques légers accès de fièvre ne furent pas un avertissement suffisant. Profitant d'un navire que M. Schulze, consul d'Allemagne, envoyait dans le Como¹, il visita cette rivière pendant une huitaine de jours. Quand j'arrivai au Gabon, il était encore absent. A son retour, qui eut lieu le lendemain, je le trouvai pris d'un léger accès de fièvre et le visage très fatigué. Le médecin lui conseilla le repos absolu et lui interdit les promenades. Mais il ne put résister à une excursion qu'on lui proposa et partit à mon insu visiter un établissement situé dans les bois. De retour à 10 heures du soir, il prit un potage et se retira en disant qu'il se sentait fatigué.

¹ Affluent principal et supérieur du Gabon.

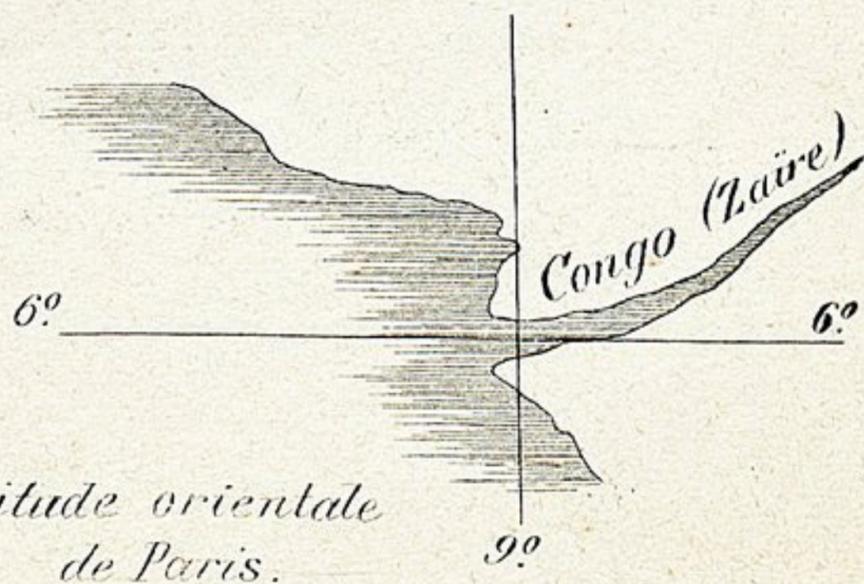




AFRIQUE ÉQUATORIALE

Gabon Ogooué

Route de A. Stahl.



« A 11 heures du soir, M. Menèzes, négociant portugais, qui avait mis gracieusement une chambre à la disposition de M. Stahl, le vit sortir dans le jardin, mais n'y attacha aucune importance, pensant qu'il avait chaud dans sa chambre et qu'il allait respirer la fraîcheur du soir.

« Le lendemain matin, dimanche 13 mars, le Gabonais qui servait M. Stahl vint m'annoncer qu'il était fort malade. Deux marins du *Loiret* l'avaient aperçu au jour, étendu sur l'herbe et sans connaissance. Il avait dû être pris de défaillance et les forces lui avaient manqué pour rentrer chez lui.

« J'allai à sa maison, accompagné de M. le docteur Ballay et du médecin de la colonie¹. Ce dernier le fit transporter d'urgence à l'hôpital de la marine. Il était sans connaissance, les membres raidis et la figure contractée. Le pouls accusait 170 pulsations, la chaleur du corps était très élevée. Grâce aux soins, une sorte de détente se produisit. Dans la nuit de dimanche le pouls avait diminué, la température était redevenue normale. A 8 heures du matin (le lundi 14), il reprit connaissance et parla un peu. Nous eûmes un moment d'espoir, qui dura peu. Malgré les efforts des médecins, le pouls et la température diminuaient rapidement. Il se sentait bien, disait-il, et ne souffrait pas. Quelques minutes après, il était mort !...

« Il repose dans le jardin de la Mission protestante² à Baraka, à côté des missionnaires morts sur la terre d'Afrique pour la cause de la civilisation. Sa tombe, entourée de cocotiers, est située au sommet d'une petite colline d'où l'on domine la baie et une partie de ce pays qu'il rêvait de parcourir.

« Dieu ne l'a pas voulu et l'a arrêté dans ses premiers pas. L'abbé Debaize³ était son modèle. Il en parlait souvent. Il

¹ Mort depuis.

² Mission américaine établie à Baraka, annexe de Libreville.

³ Explorateur français qui, stimulé par l'exemple de Livingstone, voulut traverser le continent africain. Il succomba en 1880, aux fièvres,

avait son enthousiasme et sa foi. Leur trop grande confiance dans leur robuste santé était la même et les a perdus. Leur mort a été semblable... »

En publiant cette lettre dans l'article nécrologique que nous avons mentionné plus haut, M. de Visme ajoute ces réflexions et ces regrets, auxquels nous nous associons :

« Voilà donc où devait aboutir ce grand voyage entrepris avec tant d'entrain, de joie et d'espérance : une tombe ombragée de cocotiers sur une colline de l'Afrique équatoriale ! Mais qu'importe le lieu où est creusée la tombe sur ce « grain de sable ¹ » où chacun de nous, atome vivant, a quelque part une place marquée pour son dernier sommeil ! — Ce qui attriste et qui serre le cœur dans cette fin de notre jeune ami, c'est sa carrière sitôt brisée, c'est cette vie si riche de promesses brutalement tranchée par un accès de fièvre au moment où elle allait, semblait-il, donner tous ses fruits, tenir toutes ses promesses. Ici nous ne disons plus « qu'importe ? » car, certes, une telle mort est une grande perte, non seulement pour une famille et des amis qu'elle plonge dans le deuil le plus profond, mais aussi — nous ne craignons pas de le dire — pour la science, que Stahl était capable de servir très utilement ; pour la France, qui ne produit pas assez de ces voyageurs intrépides, remplis du feu sacré ; pour la civilisation chrétienne enfin, qui eût retiré honneur et accroissement de forces, avec des moyens d'action plus étendus, des travaux de celui qui nous semblait parfois digne, au moins par ses sentiments, de marcher sur les traces de Livingstone. »

quelques mois après son arrivée à Oudjiji, sur le lac Tanganika, endroit malsain, et dont il ne put s'éloigner, dit-on, faute de trouver des porteurs.

¹ La terre : expression d'Aug. Stahl dans une lettre d'adieu, avant son départ.

II.

CORRESPONDANCE AFRICAINE.

Aug. Stahl joignait à ses qualités d'explorateur celle d'écrivain. Il était connu pour avoir la plume facile et être un narrateur plein de charme. Aussi bien des personnes lui avaient-elles demandé des relations de voyage. Désirant contenter tout le monde dans la mesure du possible, il institua, le jour de son départ, trois lettres-journaux circulaires :

- 1^o L'*Africana*, pour le cercle de famille ;
- 2^o L'*Équateur*, pour un groupe d'amis intimes ;
- 3^o Le *Paris-Mashogo*, pour les élèves de l'école des Batignolles et les amis de Paris.

Dans un avis mis en tête du numéro 1^{er} de l'*Africana*, il s'exprime ainsi à ce sujet :

« Dans mon intention, les bulletins de chacune de ces séries constitueront une collection ininterrompue de notes permettant à mes chers amis d'Europe de suivre nos péripéties au fur et à mesure que celles-ci se déroulent. Ces trois circulaires, consacrées exclusivement aux détails du voyage, n'entendent du reste nullement porter préjudice aux lettres particulières plus intimes, ni surtout aux *avis d'arrivée* expédiés sans retard de nos différentes étapes. »

Il devait en outre envoyer à la Société de géographie de Paris des relations plus spécialement scientifiques.

C'est bien le cas de dire avec M. de Visme, qui a reçu les huit lettres *Paris-Mashogo*, destinées à ses anciens élèves :

« Stahl avait du temps pour une foule de choses, mais il en avait surtout pour la correspondance. Ses lettres, pleines d'originalité, de saillies, d'imprévu, sont écrites avec un réel talent descriptif et narratif. Son style est bien à lui, ou plutôt

c'est lui-même avec sa vie intense, sa chaude imagination, son sincère enthousiasme, son absolue franchise, son entrain incroyable et son énergie. On composerait, nous le croyons, un joli volume d'une lecture aussi agréable qu'instructive de ses lettres de voyageur et de touriste. Celles qu'il a écrites à ses parents et amis pendant les quatre mois (novembre-mars) qu'a duré son expédition africaine formeraient à elles seules un précieux recueil, précieux non seulement à ceux qui l'ont connu lui-même, et qui trouveraient un charme mélancolique à le suivre ainsi pas à pas dans les derniers mois de sa trop courte existence, mais encore à ceux qui, par ces lettres mêmes apprendraient à le connaître (car il s'y peint tout entier et d'autant plus fidèlement qu'il n'y songe jamais) et qui se sentiraient réchauffés au contact de cette riche personnalité, gagnés à son jeune enthousiasme pour tout ce qui est noble, grand et généreux. »

La plus précieuse collection est celle de l'*Africana*, qui se compose de quinze lettres. Les deux dernières n'ont pas été expédiées par Aug. Stahl lui-même; elles ne sont parvenues à son père qu'un an après la nouvelle de sa mort. Ces précieux documents nous ont été confiés par la famille. A côté de détails personnels et intimes, on y trouve des observations très intéressantes sur les hommes et les choses. Nous allons en donner des extraits, en choisissant ce qui est d'un intérêt général et ce qui se rapporte à l'Afrique. Toutefois nous commencerons par reproduire en partie la dernière lettre qu'il a écrite sur le continent européen, datée de Lisbonne. Elle nous initie aux préparatifs du départ et nous dévoile les dispositions de son ardeur juvénile, en même temps qu'elle nous fait connaître ses compagnons de voyage.

AFRICANA. N^o 6.

Sur les rives du Tage, 24 novembre 1880.

.....Selon toutes prévisions, c'est après-demain que le *Cygne* lèvera l'ancre sur laquelle il commence à se bercer avec ennui. Nos hommes d'équipage sont pleins d'ardeur et voudraient partir plutôt aujourd'hui que demain. Nous sommes d'ailleurs tous du même avis. Quant à moi, j'avoue que cette vie d'hôtel me rend confus..... En attendant, j'aide ces messieurs à débrouiller leurs comptes, je repasse mes logarithmes (de l'algèbre sur les rives illustrées par le Camoëns, — quelle profanation!) en vue du cours d'astronomie nautique que nous fera M. Mizon; — je me promène sur les quais, me chauffant au soleil et contemplant le train-train de la vie portugaise, etc. De temps en temps je me rends à bord du *Cygne*, pour lequel je me sens déjà l'affection qu'a un marin pour sa nef.

N'est-ce pas charmant d'avoir comme cela un navire à nous, avec lequel nous pourrions voyager comme nous voudrions, faire escale où il nous plaira! Quant à l'aménagement, vous n'y trouveriez sans doute pas le confort de mon hôtel; la place y est très exiguë, car il faut réserver la place aux fameux bourriquets. En fait de lit, un hamac; en fait de pain, du biscuit; comme concert de nuit, l'aboiement de nos quatre chiens.

Mais quand on est jeune, tout cela a une saveur particulière, qu'on n'échangerait pas contre les délices d'un Sardanapale.

Ce qui m'intéresse surtout dans cette navigation, ce sont les enseignements de M. Mizon. C'est un homme qui a beaucoup de connaissances théoriques et, malgré son jeune âge, une grande pratique de la vie. A son contact je me confirme

une vérité dont je me doutais depuis longtemps, c'est que je ne sais absolument rien. A côté de pareils hommes, je me trouve si bébé que je n'ose presque pas les questionner, tant je crains de dire des sottises. Heureusement que M. Mizon est d'une nature communicative, ce qui fait que, tout en me trouvant d'une naïveté adorable, il satisfait ma curiosité — ce qui m'importe après tout.

Nous faisons d'ailleurs très bon ménage ensemble, et rien, jusqu'à présent, dans nos rapports, ne laisse entrevoir quelque mésintelligence. Il en est de même de M. Ballay, qui représente dans notre trio le calme par excellence. S'il y a une chose dont je regrette l'absence dans ces deux hommes, c'est, outre des sentiments religieux prononcés, cette manière idéale — un peu chimérique, peut-être, — d'envisager la nature et les choses. Ce duvet poétique, dont on voit toutes choses revêtues à vingt ans, disparaît-il donc entièrement avec l'expérience? Bon Dieu! s'il en est ainsi, je préfère rester un peu plus ignorant pour pouvoir rêver un peu plus longtemps.

Pour le reste, je ne puis que me féliciter des compagnons de voyage que j'ai trouvés pour une expédition telle que la nôtre. Ils ont des qualités très solides et mon ambition est d'en profiter un peu. Parmi ces qualités je remarque surtout le calme, l'esprit pratique, la présence d'esprit et, chez M. Mizon, la rondeur d'exécution en sus. C'est surtout par ce dernier trait que je me sens attiré vers lui. M. Ballay est franchement parfois un peu trop lent et trop grave dans ses allures, et M. Mizon et moi de bouillir alors intérieurement à l'unisson. Mais comme il est admis qu'un voyageur africain doit être patient avant tout, — eh bien! on patiente!

.....Et maintenant, mes chers, que je m'en vais faire taire mon caquet pour quelque temps, que vous dirai-je de plus? Je suis plein d'enthousiasme et d'espoir, comme si je venais de m'ouvrir à la vie. Je n'en suis pas moins d'une tranquillité

qui m'étonne; le calme digne de M. Ballay aurait-il déjà été contagieux ?

.....Depuis le 20 octobre, jour où mon départ pour l'Afrique a été une chose décidée, je suis aussi placide que saint Denis portant dévotement sa tête sur la butte Montmartre.

Et vous, comment allez-vous ?

.....Je vous donne à tous rendez-vous à Dakar. Les lettres qui y arriveraient en retard me suivront au Gabon. Je prendrai toutes les dispositions à cet égard. Quant à moi, je vous écrirai du premier port où nous aborderons; seulement, dans l'intervalle, comme l'intervalle sera un peu long, faites comme M. Mizon et moi, lorsque M. Ballay traîne : prenez patience !

N° 7.

A bord du *Cygne*, par 13°55 long. O. et 35° lat. N.

Mercredi, 1^{er} décembre 1880.

Partis de Lisbonne pour les Canaries, à bord du *Cygne*, dimanche 28 novembre, jour de mon anniversaire, à midi, nous avons été favorisés jusqu'à hier soir par une douce brise N. E. et filions cinq, même six nœuds. Mais depuis ce temps, calme plat des tropiques; les voiles retombent flasques sur leurs vergues. Si nous avons bougé de place cette nuit, c'est grâce au courant marin allant du N. E. au S. O. avec une vitesse d'un nœud environ. M. Mizon profite de l'absence presque complète de roulis pour nous apprendre à prendre la hauteur du soleil, etc. On fait bon ménage, et l'on se tue le temps par des causeries et des lectures. On soigne aussi un peu mieux les repas; nous avons à bord toutes sortes de bonnes et fines choses. Par contre, le reste de l'installation est naturellement un peu primitif, vu l'exiguïté de notre navire, qui n'a pas plus de 22 mètres de long

et ne jauge que 32 tonneaux. Nous sommes en tout dix hommes à bord.

Le soleil devient ardent ; nous avons tiré nos casques africains du fond de nos caisses ; on s'arme de lunettes-conserves et l'on commence déjà à rechercher l'ombre comme un bienfait. Le thermomètre à l'intérieur de notre cabine marque + 22° centigrades. Le baromètre reste haut.

Nous faisons route sur Lanzarote, la plus septentrionale des Canaries, pour y prendre des ânes. Mais du train dont nous allons, quand y arriverons-nous ? Cependant après avoir essuyé du gros temps à bord de la *Ville-de-Santos*, je ne suis pas fâché d'expérimenter également ce calme plat qui a déjà joué tant de mauvais tours aux navigateurs à voiles...

Vous savez que nous avons toute une ménagerie à bord : 4 chiens dont une chienne qui vient de mettre bas six petits ; un petit mouton qui nous court sans cesse entre les jambes ; un lapin qui grignote philosophiquement ses feuilles de chou ; des canards, des poules.

En mer, des goëlands, des marsouins, etc. Vu aussi deux tortues marines. Bientôt nous serons dans la région des poissons volants.

La mer est aujourd'hui d'un bleu de lessive très prononcé. La surface en est à peine ridée. Éole est inexorable. Quant au ciel, il commence à présenter vers le sud cette bande de nuages caractéristique des régions où souffle l'alizé, et dans laquelle nous comptons entrer demain ou après-demain.....

2 décembre, soir.

Ce soir la brise a repris et nous filons bien. Ce matin, nous avons mis le calme à profit pour nous livrer à la pêche. Capté six gros poissons, plus — un madrier chargé de polypes. Ce madrier est si gros que nous avons mis trois heures pour le hisser à bord. Un transatlantique français, nous voyant manœuvrer si étrangement, s'est détourné de sa route

pour voir si nous étions en détresse. De superbes dorades n'ont cessé de suivre notre navire; plusieurs avaient déjà mordu à l'hameçon, mais aucune n'a pu être hissée à bord. Le soir le sillage de notre navire est habituellement illuminé par des méduses phosphorescentes.

A bord du *Cygne*, en rade d'Arrécife, dans l'île de Lanzarote
(Canaries).

Dimanche, 5 décembre, midi.

Depuis hier matin la terre est en vue; mais nous avons été obligés de louvoyer à cause des vents, et nous n'avons franchi la barre que ce matin, non sans toucher légèrement les récifs, à cause d'une fausse indication de la carte marine. Nous restons ici quelques jours. L'île est montagneuse, volcanique, pelée. Arrécife est un sale petit port de rien du tout... Je ne puis vous en dire davantage, pressé que je suis de vous envoyer ce bonjour. Recevez-le bien cordial comme venant de votre tout affectionné

A. St.

Bonnes fêtes de Noël!

N° 8.

Arrécife, île de Lanzarote (Canaries), 9 décembre 1880.

... Pourquoi les anciens appelaient-ils ces îles-ci les Iles Fortunées? La grande Canarie, avec ses nombreux cours d'eau, justifierait peut-être ce surnom flatteur. Lanzarote, certes, pas plus que Fort-Aventure, ne suffirait à l'expliquer. Figurez-vous deux îles montagneuses, volcaniques, dont tout le versant est brûlé par l'alizé venant de la côte d'Afrique, pays sans autre eau que l'eau de pluie recueillie à l'aide de dispositions spéciales, où vous ne trouvez guère que les plantations de cactus pour la cochenille, pays aride, image vivante de la désolation, — voilà Lanzarote et Fort-Aventure,

surtout sur le versant est. Sur le versant ouest j'ai rencontré des citronniers, des goyaviers, des orangers, etc. En fait d'animaux, des chevaux, des ânes et des chameaux; en rase campagne, des lapins en quantité. Le versant est n'est guère habité. Arrécife, qui y est situé, ne doit ses deux mille habitants qu'à sa qualité de port unique de l'île.

C'est une ville tout orientale, à maisons cubiques et à terrasses, aux jalousies tirées, à l'affreux pavé dans les rues, avec la propreté des voies cependant en sus. Les ressources qu'on y trouve sont fort restreintes; nous logeons dans l'unique *fonda* (auberge, hôtel¹) de la localité. A peu près toutes les subsistances viennent du dehors; c'est ce qui vous expliquera pourquoi notre menu à table est invariablement le même : le matin, des œufs sur le plat et un beefsteack (affreusement pimenté); le soir, une soupe aux macaronis (à l'huile), du bœuf, du rata et du poisson. Toute la cuisine se fait à l'huile. Le vin qu'on nous sert est du pays même. Il y croît en assez grande quantité sur le versant ouest, dans des trous qu'on creuse au milieu des cendres volcaniques. Il est blanc, assez capiteux, mais possède un goût de muscade très prononcé auquel il faut s'habituer.

Dans les rues, ce qui frappera un Européen, c'est l'absence complète d'enseignes de magasins, quoique les boutiques ne manquent pas. Pas une seule inscription. Notre auberge ne se distingue à l'extérieur en rien d'une autre maison. Il en est de même du bureau de poste. — Le port d'Arrécife est assez sûr lorsqu'on y est; mais pour y entrer, il faut franchir des passes un peu scabreuses. Encore faut-il attendre la haute mer. Arrécife jouit, comme les autres ports des Cana-

¹ « Le jour y pénètre, comme partout ici, par une étroite ouverture pratiquée au haut de l'une des parois. Ce demi-jour rend la sieste singulièrement agréable. A côté de moi, un verre d'eau de citerne, recueillie en mars dernier. C'est l'eau que nous buvons. » (Note de Stahl, dans le n° 5 de *Paris-Mashogo*.)

ries, du privilège d'être un port franc, c'est-à-dire exempt de douane.

J'ai passablement couru l'île. Ce qui m'y plaît, c'est le profil accentué de ses montagnes. Mais ces montagnes sont d'une aridité absolue. De longues et larges coulées de lave en couvrent les flancs. Hier nous avons fait une grande excursion à l'une d'elles, éloignée d'ici de 20 kilomètres et appelée la Montagne del Fuego (du Feu), parce que la chaleur terrestre y est encore très sensible. Nous y avons fait cuire des œufs et rôtir des pommes de terre rien qu'en les plongeant à 3 ou 4 centimètres de profondeur. Quant au thermomètre, il a si vite monté au-dessus de zéro que nous n'avons eu que juste le temps de le retirer avant qu'il ne se cassât¹. En certains endroits, près du sommet, des vapeurs abondantes s'échappaient du sol. Nous avons apporté nos instruments avec nous, et à l'aide du baromètre et de l'hypsomètre, nous avons mesuré la hauteur du pic. Altitude trouvée: 472 mètres.

J'aurais dû commencer par le commencement en disant que nous avons organisé une caravane de chameaux pour nous transporter au pied de la montagne. Nous étions richement pourvus en vivres et en boissons, parce que nous avons invité quelques notabilités de l'endroit à nous accompagner. On est parti le matin à 4 heures et revenu le soir à 10 heures. J'ai parlé du transport par chameau. J'affectionne beaucoup ce genre de locomotion, que je trouve éminemment confortable.

Quoique nous soyons en hiver, la chaleur pendant le jour est très respectable, et l'on ne se gêne pas pour faire la sieste. A partir de midi, on ne rencontre que les chiens dans les rues. Le soir, je pique parfois une tête dans la mer, de sorte que je me trouve fort bien de cette température. Le climat

¹ Il dépassait 100 degrés centigrades.

est d'ailleurs ici très sec, par conséquent très sain. Mais, hélas! pourquoi pas d'eau? Triste pays sous ce rapport! En 1878, année où il n'a pas plu à Arrécife, les habitants de la ville furent obligés de désertter et d'aller dans les îles voisines. On vendait les ânes 1 franc pièce, et encore ne trouvait-on pas toujours acquéreur. Le reste du temps l'eau est aussi bien que peut être l'eau conservée. Celle que je bois actuellement est tombée en mars. Depuis ce mois, il n'est plus tombé une goutte d'eau à Arrécife. O mon Laufbrünnele¹, où es-tu? Allez, vous autres là-bas, sachez apprécier votre bonheur lorsque vous n'avez qu'à étendre votre main pour avoir un verre d'eau claire, limpide et fraîche. A Saint-Louis nous trouverons de l'eau vaseuse; à Dakar de l'eau de citerne encore. — Nous restons là encore quelque temps à cause de l'achat des ânes et de leur installation à bord. Puis en route pour le Sénégal!

Post-Scriptum au n° 8.

. Même lieu et même date.

Je m'aperçois que j'ai oublié de vous présenter le señor Antonio Manrique, notaire de l'endroit, mais homme très intéressant, parce qu'il s'intéresse à beaucoup de choses. Nous ne fûmes pas peu surpris de trouver en lui, au milieu de ce pays de sauvages, un homme très épris des questions géographiques, s'occupant en amateur de dresser des cartes, des mémoires, de faire des études de géométrie, de linguistique guanche, etc. Il baragouine un peu d'anglais et de français, de sorte qu'avec les bribes d'espagnol que nous savons de notre côté, on réussit à faire gentiment conversation ensemble. Il prend aussi ses repas à la fonda et nous a accompagnés à la Montagne de Feu, que sans lui d'ailleurs

¹ « Fontaine coulante » de la maison pater nelle.

nous n'aurions peut-être pas connue. Si j'insiste tant au sujet de ce monsieur, c'est que je ne suis pas encore revenu de mon étonnement de rencontrer un tel homme dans un tel pays. Car, dites-vous bien que nous sommes ici dans une vraie Thébaïde.

Si j'en avais le temps, je vous ferais un peu l'historique des Canaries. Le prince Bethencourt, Français d'origine, y joue un rôle principal. C'est lui qui a épousé une princesse guanche du nom de Terguise. Vous savez que les Guanches sont les anciens habitants de ces îles, avant l'occupation des Européens. Les Guanches ont beaucoup intrigué les savants au sujet de leur origine. Le señor Antonio Manrique, présenté plus haut, croit avoir retrouvé leur langue, qui, selon lui, serait l'arabe. Il va même jusqu'à prétendre que le Maroc a été peuplé par les Guanches, et que ce n'est pas l'inverse qui a eu lieu. Puisque je viens de reparler du señor Manrique, je vous dirai qu'il organise en ce moment une expédition pour créer un port sur la côte africaine en face. Si les Maures ne lui tordent pas le cou, il aura de la chance.

A tous ceux qui désirent des nouvelles de ma santé je dirai que je me porte admirablement bien. Je suis même étonné de me voir engraisser dans un pays où tout le monde est maigre. Les hommes de ce pays-ci me plaisent par les proportions de leur corps, le noir de leurs yeux et de leur barbe ; mais les femmes sont toutes blêmes et efflanquées à faire peur. Franchement, elles ont raison de s'envelopper la tête de leur grand fichu noir ; j'aime autant ne pas les voir.

N^o 9.

Dakar, 30 décembre 1880.

Mes bien chers,

Me voici tout à vous, dans le silence du soir, installé devant une bougie et une table ronde, vos chères et si bonnes lettres

se déployant en éventail... Je les relis en présence de vos photographies... Vous me rendez aujourd'hui bien heureux, mes chers. Non que j'étais malheureux auparavant — loin de là! — mais cette poignée de main à travers l'espace a encore ajouté à mon bonheur. Que dis-je?... ne suis-je pas si près de vous en ce moment? ne l'ai-je pas été pendant toute la durée du voyage jusqu'à ce jour? Et si Stanley cite comme un trait caractéristique de Livingstone sa tendance à vivre, au milieu de ses pérégrinations, beaucoup plus dans ses souvenirs de famille et d'amis qu'au milieu des peuples et des pays qu'il traverse, eh bien, franchement, par ce bout-là, je suis aussi un peu Livingstone... Mais vouloir l'exprimer avec ma plume balourde, ce serait caresser le duvet d'un moineau avec la patte d'un éléphant. Tenez, au moment où je vous écris, il y a bien une négresse, coiffée de son fez rouge, qui m'arrange la chambre; il y a bien certains moustiques perfides qui sifflent autour de moi et viennent s'informer effrontément de mon grimoire; toute une légion de lézards sénégalais ont beau me donner une sérénade sous ma fenêtre : — je n'entends que les voix amies qui, par delà l'océan, me disent : « Bon courage! »

Je suis auprès de vous. Toutes fenêtres ouvertes, en manches de chemise; du pays des cocotiers et des palmiers, j'envoie un baiser brûlant à ceux qui actuellement n'ont pour se réchauffer que le poêle et — l'amitié! — Mais, pardon; le papier est court; passons aux faits.

Ma dernière circulaire, datée d'Arrécife, vous a laissés à Lanzarote, au sommet de la Montana del Fuego. Cette excursion a été suivie de plusieurs autres, toujours à dos de chameau. Je n'en cite que deux : l'une à une caverne d'une lieue de longueur, que j'ai traversée de part en part (elle a deux issues et 10 à 15 mètres de haut), excursion de deux jours et demi, pendant lesquels nous avons eu l'occasion d'assister à des joutes entre hommes et à des danses cana-

riennes à propos de relevailles de couches ; l'autre, aux ruines d'un ancien palais guanche, où nous avons fait pratiquer des fouilles à grand renfort de piastres, mais sans résultat marqué. Enfin tous les ânes étant achetés, après treize jours de séjour dans cette Arabie pétrée, nous avons quitté Arrécife dimanche 18 décembre, à 5 heures du soir.

En route, l'équipage pêche des marsouins et s'en régale. Idem, poisson volant, capturé sur le pont, sitôt pris, sitôt frit (pas mauvais du tout). Sillage du navire éclairé par la phosphorescence alizéenne. Croissance de la température. On dort sur le pont. Moi, je me réveille parfois, hanté par l'image de ceux dont je m'éloigne, et plus d'une fois j'entr'ouvre les plis de ma couverture pour laisser échapper une prière ardente vers le ciel étoilé qui se déploie au-dessus de moi. Plus j'avance, plus j'envisage mon voyage dans l'Ogooué sous le côté philanthropique et évangélisteur. J'ai ferme espoir que Dieu me soutiendra.

Notre bateau tient bien la mer, mais est un petit marcheur. Ce n'est que le jour de Noël, au matin, qu'on signale la terre : c'est la côte du Sénégal. Perché dans la mâture, j'aperçois les navires au mouillage de Saint-Louis. Vers 3 heures de l'après-midi nous les avons rejoints ; mais la barre est mauvaise. Impossible de la franchir. Nous voilà sept navires à l'ancre, en vue de Saint-Louis, ne pouvant y entrer. L'un de ces navires attend depuis un mois ! Décidément Saint-Louis, avec sa malheureuse barre, a raison de craindre Dakar, qui ne tardera pas à le supplanter complètement.

Pour comble, voilà le ras de marée. M. Mizon tremble pour ses ancres. Moi, je jubile d'assister à pareil phénomène que je ne connaissais que par les bouquins. Je me hasarde jusqu'à faire observer à M. Mizon la beauté et l'ampleur des vagues pendant le ras de marée. M. Mizon trouve la remarque déplacée en un moment aussi critique et n'est pas loin de se

fâcher. Cependant il m'explique que la courbe du ras de marée est une sinusoïde. Trois jours et trois nuits se passent ainsi à danser sur les ancres. Et voilà comment j'ai passé ce jour de Noël que je voulais célébrer avec Taylor¹. Le lendemain dimanche, de même; le lundi encore. Cela devient écœurant. Je risque d'attraper le mal de mer. M. Mizon l'a en plein. D'ailleurs la fièvre jaune règne à Saint-Louis. En conséquence Dakar met en quarantaine de vingt-un jours les navires venant de là. Cette nouvelle décide M. Mizon à lever l'ancre et à filer sur Dakar sans attendre davantage. Cependant comme il nous faut les laptots, M. Ballay prend passage à bord d'un des navires pour attendre que l'état de la barre lui permette de pénétrer dans la ville. Il nous rejoindra à Dakar, soit par terre, soit par mer. Quant à nous, nous mettons à la voile le mardi 28, à 5 heures du soir. Voilà comment, à mon grand chagrin, j'ai dévoré du regard Saint-Louis pendant trois jours sans pouvoir y entrer. Nous nous en consolerons sans doute plus facilement en pensant que nous avons ainsi échappé à la fièvre jaune.

Dès le lendemain, mercredi le 29, on signale le cap Vert, très reconnaissable à ses deux mamelons (auxquels je me promets de faire une excursion par terre depuis ici). Bientôt le rocher de Gorée, avec ville et citadelle, se découvre; mais le calme nous saisit encore et force nous est de passer la nuit au mouillage, en face du port de Dakar!

Enfin, au matin du jeudi 30 décembre — c'est-à-dire aujourd'hui — nous faisons notre entrée dans cette baie splendide, abri sûr contre l'ennemi et la tempête, l'avenir du Sénégal. L'escadre volante évolue dans la baie, mais elle est en quarantaine. Créé en 1863, le port de Dakar a une haute importance stratégique et coloniale; la ville prend un essor

¹ Missionnaire noir à Saint-Louis, au service de la Société de Paris.

considérable, et Saint-Louis envisage avec terreur la situation que lui crée cette formidable rivale. Aussi Saint-Louis s'oppose-t-il de toutes ses forces à la création du chemin de fer reliant les deux villes; ce serait la mort de Saint-Louis comme port de mer. Les travaux élevés à Dakar sont gigantesques : phares, magasins, jetées, etc. C'est splendide. Je comprends à présent l'envie des Anglais à l'égard de cette position. Il paraît que la construction de Dakar les a démoralisés au point qu'ils ont aussitôt interrompu les travaux de fortification du Cap, car Dakar est à présent généralement considéré comme la clef de l'Atlantique sud. Jugez avec quelle satisfaction j'ai vu flotter le pavillon français sur un tel Gibraltar !

Nous jetons l'ancre à peu de distance du grand paquebot des messageries maritimes (Bordeaux-Dakar-Brésil). Nous débarquons; ce n'est pas sans émotion que je mets le pied sur ce continent africain, mon continent natal, cette chère terre des noirs qui sera dorénavant mon champ d'activité. A travers un méli-mélo de noirs et de blancs, je cours aussitôt au bureau de poste et réclame ma correspondance... Quel paquet ! Je cours me cacher derrière un bouquet d'aloès pour le savourer à loisir. Merci, merci mille fois !

Après je me mis en campagne pour explorer Dakar, singulière juxtaposition de maisons européennes et de cases indigènes. J'ai vu préparer le couscous, les papayes, etc. Au jardin botanique j'ai appris à connaître *de visu* les bananiers, cocotiers, palmiers, etc., etc. Ces arbres se trouvent d'ailleurs ici un peu partout. Les baobabs surtout ne manquent pas. Il y en a un très grand sur la place publique; c'est sur son tronc qu'on affiche les proclamations officielles. L'eau ne manque pas à Dakar. C'est de l'eau de pluie recueillie dans les dunes et amenée en ville par des conduits souterrains. Dakar est à juste titre fier de sa richesse d'eau, et à l'extrémité de l'une des jetées un jet d'eau accuse cet orgueil d'une

façon palpable. Ah ! si j'en avais le loisir, avec quel plaisir je vous causerais de tout cela ! Cependant, je l'ai déjà dit, ce n'est qu'à Mashogo que nous pourrons causer. Maintenant pourtant que l'*Africana* est datée du sol africain même, elle méritera davantage son nom... Ne m'en veuillez pas de ce retard, je suis ici pour voir, pour observer et aussi, je me hâte de le dire, pour travailler ; car je ne vous cacherais pas que la chaleur tropicale ne m'empêche pas d'étudier mes logarithmes et Cie, en vue des observations de sextant, théodolite, etc.

J'allais oublier de vous dire que je loge, avec M. Mizon, à l'hôtel du Commerce. Ce nom seul vous indique que je ne suis pas tout à fait chez les barbares. L'hôtelier est Français ; les domestiques seuls sont des Sénégalais. A table c'est une négresse qui sert. — Les moustiques m'envahissent. Je cesse.

31 décembre.

Ce matin, pendant qu'on débarquait les ânes pour les mettre au vert, je me suis éclipsé, et avec une embarcation montée par des nègres j'ai fait voile sur Gorée. J'ai visité l'île (800 mètres de longueur sur 200 de largeur) en tous sens et fait un tour dans le fort. La ville a un cachet plus européen que Dakar, malgré le grand nombre de nègres qui circulent dans les rues. Les magasins surtout sont bien fournis. Le détroit entre Gorée et Dakar est l'une des régions les plus poissonneuses du globe entier ; à certaines époques les poissons s'y accumulent par bandes si serrées qu'on dirait de la terre ferme. Aussi le poisson se donne plutôt qu'il ne s'achète à Dakar : un thon, qui à Paris vaut 25 à 30 francs, se paie ici 50 centimes et même moins. Le gibier est très abondant dans les forêts longeant la baie : cerfs, perdrix, pigeons verts, cailles, etc.

L'une des prochaines fois j'irai à Rufisque ¹, en face, le grand marché des arachides.

Tiens! j'allais oublier: c'est le dernier jour de l'année! Vrai, je perds ici toute notion du calendrier. Donc la prochaine missive en 1881!

N^o 10.

Entre Dakar et Gabon, à bord du *Loiret*, 20 janvier 1881.
(Lat. N. 11°, 34'2; long. O. 20°, 27'9)².

A bord du *Loiret*? direz-vous. Comment cela? Et qu'est-ce que le *Loiret*? — Eh bien, rien de plus simple. Le *Loiret* est un transport de l'État, à vapeur et à voiles, qui, depuis de longues années, fait le service entre Dakar et le Gabon. Grâce aux instructions ministérielles, il s'est chargé de nos poudres, de deux de nos hommes blancs, de dix de nos laptots et de vingt-quatre de nos ânes. M. Mizon a demandé et obtenu que je pusse escorter le convoi. Je fais donc route vers le Gabon plus vite et avec plus de confort qu'à bord du *Cygne*. Sans une luxation que M. Mizon s'est attirée au bras, c'est le docteur Ballay qui prenait ma place. Comme cela, c'est le docteur qui va rester auprès de la luxation. Pour une luxation, en voilà une qui me veut du bien. Car le contraste entre le *Loiret* et le *Cygne* suffit pour me faire estimer le plus heureux des navigateurs passés, présents et à venir. Cependant l'équipage n'est que de soixante-dix hommes, et la machine, une bonne vieillotte de 1851, ne nous fait filer qu'une moyenne de six nœuds et demi. Le navire est tenu militairement; on y fait l'exercice au canon, au fusil, au sabre d'abordage. Le commandant a eu la gracieuseté de m'admettre au carré des officiers. Nous sommes sept à table, moi seul civil.

¹ Petit port à l'Est vis-à-vis de Dakar, de l'autre côté de la baie.

² Les relevés sont pris à midi.

Le *Loiret* a appareillé hier, mercredi 19 janvier, à six heures du matin. Le *Cygne* ne tardera pas à suivre, dès que M. Ballay aura réussi à s'arracher à Saint-Louis avec ses laptots.

Les laptots de M. Mizon, au nombre de douze, ont été recrutés à Dakar. Leur solde mensuelle est de 50 francs par tête. L'un d'eux, Matoufa, a déjà servi de laptot dans la première expédition Brazza-Ballay¹. Il y a rendu de si précieux services qu'au retour Brazza lui a donné, outre sa solde, de quoi s'acheter sa femme, charmante négresse, qu'il aime beaucoup et qui l'a gratifié d'un petit Yousouf que, par reconnaissance, il appelle « l'enfant à Brazza ». — Cette brave famille est aux anges parce que M. Mizon lui a fait toutes sortes de présents, et Matoufa disait avec émotion : « Moi étais le meilleur laptot à Brazza ; moi serai le meilleur laptot à toi. » Matoufa, en sa qualité de fils de prince yôlof, jouit d'ailleurs auprès de ses compatriotes d'une considération qui nous est fort utile et qui lui a valu immédiatement le grade de caporal de nos laptots, avec 65 francs d'appointements par mois. J'ai plaisir à voir cet homme, à bord du *Loiret*, justifier son titre par le soin qu'il prend de ses noirs, la manière dont il les dirige, leur apprend à laver le pont, leur remonte le moral lorsque le mal de mer les tourmente, etc. Bien des fois dans la journée je descends de la dunette pour aller faire un bout de conversation avec mon ami Matoufa, qui, j'espère, n'est à présent plus le mien seul, mais aussi déjà un peu le vôtre.

Le plus jeune de nos laptots est encore un *gourki* (garçon). Il peut avoir 13 à 14 ans. Avant le départ, Matoufa a promis solennellement au père de le circoncire dans l'Ogooué.

Je ne vous parle pas de nos ânes, quoiqu'il y aurait plus d'une aventure amusante à raconter. A Dakar ils ont fait

¹En 1875-1877.

époque, je vous assure. Quant au petit bourrikito, il n'a qu'à se présenter pour être le fifi de tout le monde.

Hier la chaleur était intense dès 9 heures du matin. Le pont est arrosé sans cesse, et ce matin tout l'équipage, y compris les laptots, s'est lavé de pied en cap. Et dire qu'en ce moment peut-être on patine au Bois de Boulogne !...

Un des avantages de mon embarquement à bord du *Loiret* sera de me permettre de vous donner plus tôt de mes nouvelles et d'en recevoir plus tôt des vôtres. Cette considération ne pèse pas peu dans la satisfaction que j'éprouve à entendre le touc-touc-touc de la machine remplacer le clic-clac des voiles retombant flasques sur elles-mêmes. Car si le *Cygne* était actuellement dans nos parages, il serait à peu près immobilisé.

Nous sommes à 10° lat. N., 21° long. O.; la brise est à peine sensible depuis hier à midi. Pauvre M. Mizon! comment voyagera-t-il s'il a des calmes pareils? ... Quant à nous, avec la machine, dans quinze jours les 700 lieues marines qui séparent Dakar du Gabon seront franchies sans escale... En avant! et vive la mer qui annule les distances et rapproche les peuples!

21 janvier. (Lat. N. 9° 12' 9; long. O. 19° 7' 2.)

... Nous filons toujours six nœuds et demi. La mer est d'huile. — Hier soir, entre 11 heures et minuit, j'ai fait plus ample connaissance avec les constellations de l'hémisphère austral, le Navire, la Croix du sud, etc...

Voyons, que vous dirai-je par désœuvrement? Que nous déjeunons à 9 heures et que nous dînons à 5? Ou bien seriez-vous curieux de connaître le menu de notre déjeuner d'aujourd'hui? Très-bien. Omar, notre maître d'hôtel, un Sénégalais, fait défiler successivement devant vous: œufs sur le plat, sarcelles, côtelettes de mouton aux pommes, tomates farcies, dessert, et l'invariable café comme couronnement.

Mais ce que j'apprécie surtout ici, c'est l'eau. A bord du *Cygne* elle sentait si mauvais, que pendant huit jours je n'ai bu que du vin, ce qui devient profondément écœurant sous les latitudes méridionales. Et puis ici il y a du pain fait par le boulanger du bord, tandis que le mousse du *Cygne* nous offrait sa galette de biscuit, inventée pour le grand bonheur des dentistes. Décidément le *Loiret* a du bon, vive le *Loiret*! — Et tandis que je me prélassais au milieu de toutes ces douceurs, il me semble voir ce pauvre *Cygne*, se tordant au milieu du calme plat, son équipage grillant au soleil, M. Mizon traînant son bras, M. Ballay tirant sa trousse de chirurgien et parlant d'opération, etc...

Décidément, Houlak¹, mon ami, tu es né sous une bonne étoile?

Je m'en vais faire ma sieste sur cette pensée consolante. Seulement, comme le lieutenant en second m'a battu aux échecs il y a une heure et que le souvenir de cette défaite m'empêcherait de dormir, je m'en vais, tout en suivant les oscillations de mon hamac, rêver tout éveillé de Sainte-Marie, de Paris, etc. — Oh! mais la queue de toutes les choses auxquelles je songerais n'en finirait pas. Je préfère ne pas commencer, et m'en vais prendre un bouquin. Il faut être positif, comme dit M. Mizon. Allons! pour une fois, soyons positif... fixe!

22 janvier. (Lat. N. 7°, 11'8; long. O. 17°, 7'8.)

Rien de nouveau. Toujours peu de brise, toujours la mer calme, toujours les mêmes six nœuds et demi; — toujours aussi mes pensées tournées vers vous. Que Dieu vous protège, mes chers!

Température 30° centigrades. Minimum depuis avant-hier : 27°.

¹ Surnom d'étudiant qu'on lui donnait à l'Université.

23 janvier. (Cinquième jour de mer depuis Dakar.)

Pas d'observation possible; ciel trop couvert; dans la nuit, tornade.

C'est aujourd'hui dimanche. Papa monte en chaire; maman, à l'église, est à sa place habituelle. Charles, après avoir fumé sa pipe du matin et avoir dégusté jusqu'à la dernière annonce le *Journal de Sainte-Marie*, est venu occuper la sienne. Près du poêle, Arnold (le sacristain) sommeille doucement et n'entend pas les chuchotements des garçons. Babette, restée aujourd'hui à la maison, prépare le dîner; Gustave est occupé avec Paul à dresser une tour avec les bois de construction reçus au *Christkindel*.

Dans mon entrepont de navire, moi, je viens d'achever la toilette de mon réduit, non sans y mettre un brin de coquetterie. Puis j'ai ouvert ma Bible avec un peu plus de solennité que pour les six jours de la semaine. Ce n'en sont pas moins les mêmes passages vers lesquels je reviens avec prédilection. Il a dû vous arriver comme à moi, suivant les circonstances de la vie, de faire tenir toute la Bible dans deux ou trois pages sans cesse feuilletées; le reste vous fait provisoirement l'effet d'un bloc inerte. Ce volume que vous tenez à la main, est, à vos yeux, un minerai dans lequel circule un filon précieux. Ce filon, ne le lâchez plus. Suivez-le. Il vous mettra sur la voie d'autres filons, et de filon en filon, vous resterez stupéfait devant la petite quantité de déchets de minerai! Devant ce livre ouvert, témoignage si vivant de l'amour de Dieu, ma carte d'Afrique est comme transfigurée. Elle ne me parle plus seulement de caoutchouc, de bambous et d'ivoire, de montagnes à franchir, d'artères fluviales à trouver, de tramways ou de chemins de fer à établir. Sur la terre qu'un Livingstone a arrosé de ses sueurs, j'appelle de mes vœux et de mes prières l'Okanda, bénissant le nom du Créateur à la vue du firmament, le rude Pahouin touché de

la grâce divine, le frère à la peau noire saluant le frère à la peau blanche, comme se saluent ceux qui croient à une éternité commune.

... Depuis des semaines j'avais beau temps fixe. Hier le ciel s'est couvert. Le soir et toute la nuit les éclairs se sont succédé comme les battements d'une montre; le tonnerre a grondé plusieurs fois. Cependant l'orage n'a pas éclaté. L'atmosphère était très lourde, saturée d'électricité, absolument privée de souffle. A présent je me figure la situation d'une miche de pain dans un four. Impossible de dormir, naturellement. J'ai passé une partie de la nuit sur la dunette avec l'officier de quart; nous causions tornades, trombes, cyclones, etc. Ce matin il est tombé un peu de pluie, ce qui a soulagé les poitrines et les crânes. Le ciel est toujours très couvert, vrai ciel de Gabon.

Nous traversons d'ailleurs en ce moment une région (le voisinage du cap des Palmes) très fréquentée par les tornades. Je grille d'envie de voir ce phénomène météorologique de près, car je sais que le *Loiret* est de taille à lui résister et que, moi, cela m'intéresserait beaucoup. Figurez-vous un nuage parfaitement demi-circulaire, tout noir, émaillé d'éclairs, montant très vite au-dessus de l'horizon, et parvenu à une hauteur de 45°... mais, pardon! j'allais faire la description de ce que je n'ai pas vu. En attendant, j'ai donné ordre qu'on me réveille, la nuit, s'il menace une tornade. Je veux assister à cette sarabande.

Je ne vous ai pas narré ma promenade de Dakar à Rufisque (six heures de navigation aller et retour). Oubli impardonnable! Je vous aurais parlé des montagnes d'arachides (*cacaouettes* comme on les appelle en Algérie) dont Rufisque est l'entrepôt, des caravanes de Maures que j'ai vues, de mon dîner sous le baobab, de la fantasia exécutée par un chef arabe, etc. Je ne vous ai pas non plus parlé des merveilleux travaux hydrauliques de Dakar, qui procurent à ce coin de

terre desséchée des quantités intarissables d'eau douce. Je ne vous ai pas parlé davantage de..., mais enfin, ne faut-il pas aussi laisser quelque chose pour la causerie du coin du feu (si toutefois...) et m'en vais-je dès maintenant tout déballer dans mes lettres?

24 janvier. (Lat. N. 4°,10'8; long. O. 12°,28'1.)

... Cette nuit je dormais sur mon volcan — 5000 kilogrammes de poudre qui reposent sous moi — lorsque je sentis quelque chose se glisser sur mon ventre. C'était le maître charpentier qui fermait mon hublot. « Le temps menace, dit-il; on ferme les hublots. » Bravo! une tornade! me dis-je, et l'instant d'après j'étais sur le pont. Éclairs et tonnerres faisaient rage à l'avant; on eût dit que nous allions nous précipiter dans la gueule de l'enfer. Hélas! ce n'était cependant d'une tornade que la queue. Je courus me recoucher un peu désappointé. Cet orage n'en a pas moins allégé et rafraîchi de 2 degrés l'atmosphère. On respire plus librement.

Au départ de Paris, je pesais 72 kilogrammes. Mais du train dont marche la transpiration dans ces parages, je crois bien qu'au Gabon je ne pèserai pas plus que cette lettre. Un peu plus, et je me foudroyais avec elle dans la même enveloppe! Moyen de vous embrasser avant de remonter l'Ogooué!

Qu'est-ce? Dites-moi, que se passe-t-il de particulier aujourd'hui chez vous? Ou serait-ce une illusion que ces effluves transocéaniques qui m'assaillent depuis ce matin? Il y a quelque chose dans l'air, — et c'est plutôt du réjouissant que du triste, mais cependant dans les notes graves. Veuillez m'éclaircir ce mystère; car ni le bon déjeuner d'aujourd'hui, ni la brise rafraîchissante qui a soufflé durant le jour ne suffisent pour expliquer mes dispositions actuelles.

25 janvier.

Que m'arrive-t-il depuis hier? Je déborde de reconnaissance envers Dieu. Je sais à présent, je sais, le sentant par tous les pores, que Dieu est avec moi dans mon entreprise (ce dont auparavant je n'étais pas bien sûr). Je voudrais avoir à mes côtés quelqu'un qui priât avec moi, tant je suis content. Toutes les inquiétudes à votre égard m'ont quitté comme par enchantement. Dieu veille sur vous, mes chers. Oh Dieu! bénis mes parents, bénis l'Afrique!...

26 janvier. (Lat. N. 3° 17' 9; long. O. 6° 44').

La température oscille toujours aux environs de 30°, tantôt un peu au-dessus, tantôt un peu au-dessous de ce chiffre. Au Gabon même elle est à peu près invariablement de 30°, le jour comme la nuit, l'été comme l'hiver (c'est-à-dire saison sèche comme saison des pluies).

En arrivant au Gabon, je tâcherai de me garder de jugements précipités sur ses mœurs et ses habitants. Jusqu'à ce que je me sois formé une opinion personnelle, vous pouvez consulter avec fruit *L'Afrique équatoriale* (2^e partie) par de Compiègne. Les détails qu'il donne à ce sujet sont d'accord avec ce que j'apprends par MM. Ballay, Mizon et les officiers du *Loiret*¹.

¹ *Auteurs ayant écrit sur le Gabon:*

DU CHAILLU. — Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale. 2 gros volumes publiés en 1857. Cet auteur a longtemps vécu au Gabon, et il est le blanc qui en connaît peut-être le plus intimement les mœurs, les habitants et les animaux; mais les notions géographiques y sont peu précises.

Le marquis VICTOR DE COMPIÈGNE. — L'Afrique équatoriale, en 2 volumes: il raconte son voyage d'exploration avec Alf. Marche en 1873-1874. Il écrit d'une façon assez captivante, mais souvent hautement fantaisiste, surtout pour les aventures. — 1^{re}

N° 11.

Suite de la traversée de Dakar à Libreville (Gabon).

29 janvier. (Lat. N. 2°,22'; long. O. 0°,40.)

Molo oounguiami ouanto akendagui néno? Vous avez compris, n'est-ce pas? — Non? — Pas possible! Voilà ce que c'est de faire l'école buissonnière quand M. Babo, notre digne garçon d'hôtel à bord du *Loiret*, m'insuffle les charmes de la langue pongoué, sa langue natale, la langue si douce, si mielleuse des Gabonais, vraie langue d'un peuple de faibles, de dégénérés et d'habitants de plaine par-dessus le marché; mais langue remarquable par ses pudeurs euphoniques et sa structure grammaticale. Votre ignorance de tant de beautés m'oblige à me servir d'interprète à moi-même: je vous demandais là-haut si c'est aujourd'hui que part ma sœur. Elle passerait le dimanche à Strasbourg? ou bien ajourne-t-elle son départ à lundi, 31? De toutes façons, mes meilleurs vœux l'accompagnent à Dresde.

Comme voilà le onzième jour qu'il n'y a rien en vue, ni terre ni navire, je me suis, par manière de passe-temps, transporté à l'Académie. J'ai assisté d'un bout à l'autre à la réception de Maxime du Camp. Finement tourné le discours

partie: Okanda, Bangouens, Osyeba. — 2^{me} partie: Gabonais, Pahouins, Gallois. — Paris, in-12, 1875 et 1876, chez Plon et Cie.
Le vice-amiral FLEURIOT DE LANGLE. — Croisières à la côte d'Afrique, dans *Le Tour du Monde*, 1876, 1^{er} semestre, page 259, XXVI et suivants.

ALFRED MARCHE. — Voyage au Gabon et sur le fleuve Ogooué, expédition de Brazza-Ballay, de 1875 à 1877, publié dans *Le Tour du Monde*, 1878, 2^e semestre, pages 369 à 416.

Le Dr BALLAY. — Brochure, résumant la 1^{re} expédition Ballay-Brazza, en 1875-1877.

de Caro, aussi fin que le nez de celui qui le prononce ! Rappelés à propos les vers des *Chants d'amour* :

Voyageur, voyageur, pourquoi marcher sans cesse ?
Pourquoi toujours chercher un nouvel horizon ?
Pourquoi toujours sur l'univers répandre ta jeunesse ?
Pourquoi toujours la tente, et jamais la maison ?

Mais que le discours, dans son entier, est foncièrement académique ! Genre qui plaît, par aventure, entre la poire et le fromage, ou lorsqu'on commence à s'ennuyer en mer ; mais nourriture peu substantielle : pas de Caro dans ma besace de voyage ! Pour s'enfoncer en Afrique, il faut une note plus vibrante, quelque chose du « Allons ! enfants.... » de la *Marseillaise*. Stanley avait choisi Shakespeare ; plus modeste, ma Marseillaise à moi, ce sont les *Souvenirs d'une sœur*, de M^{lle} Hollard, et quelques strophes de Victor Hugo.

Cette nuit, j'ai eu un cauchemar. J'ai rêvé que du train dont s'empilaient l'une sur l'autre les feuilles de l'*Africana*, la mise en circulation de tout ce fatras éventrait sérieusement votre porte-monnaie. Procédé qui manque de charité. Pardon pour le passé. L'avenir fera mieux. 1^{re} règle : moins de verbiage. 2^e règle : écriture moins goliathesque.

L'air est toujours très chargé d'électricité. Ciel toujours couvert. La nuit, les éclairs ne discontinuent pas. De temps à autre un grain, mais rien de sérieux.

30 janvier : Latit. N. : 1° 3 ; — Longit. E. : 2° 5.

31 » » 0° 35 ; » 4° 44.

Terre en vue le 1^{er} février matin. Longue côte boisée. C'est le Gabon. Nous mouillons le même jour devant Libreville, à un mille du rivage. Mais 48 heures de quarantaine, toujours à cause de cette sottie fièvre jaune de Saint-Louis.

Le 3 février, débarquement. — Je me suis débrouillé, j'ai casé mes laptots et mes ânes, j'ai fait visite au commandant, me suis assuré le concours du médecin militaire en cas de

fièvre, prends de temps en temps de la quinine comme préventif.

8 février. — Tout le reste par courrier régulier qui part du Gabon pour France le 24 de chaque mois. J'envoie la présente par une occasion exceptionnelle et immédiate, par le navire marchand anglais l'*Angola* qui file tout droit sur l'Angleterre. — Adieu.

Hier passé la journée, 7 février, avec les missionnaires américains, assisté à leurs services, dîné avec eux, etc.

N° 12.

Libreville-du-Gabon, 13 février 1881.

..... Pendant les deux jours de quarantaine, j'ai eu le temps d'étudier Libreville au bout de la longue-vue. Le long de la côte entièrement boisée du Gabon, se détache une enfilade d'une douzaine de maisons européennes : c'est Libreville. Un kilomètre plus loin, encore une demi-douzaine de maisons semblables : c'est Glass, une sorte d'annexe de Libreville. Et voilà tout le Gabon civilisé¹ ! Une vingtaine de maisons, une cinquantaine d'habitants. Ces maisons sont des factoreries françaises, anglaises, portugaises, allemandes (les Français et les Portugais à Libreville ; les autres à Glass) ; puis vient un noyau de bâtiments de l'administration, tels que palais du gouverneur, hôpital, magasin des subsistances, etc. ; enfin les deux missions, l'une catholique et française, l'autre

¹ Il est devenu possession française en 1843. On y distingue trois groupes d'habitations assez rapprochés les uns des autres et qui semblent ne former qu'une seule cité : 1° *Libreville*, siège de l'administration française et de la mission catholique ; 2° *Baraka* (de *baraque* ou échoppe d'esclaves), station missionnaire américaine et protestante, datant de 1842 ; 3° *Glasstown*, quartier des indigènes, tire son nom du roi nègre *Glass*, qui, après avoir reçu la visite du prince de Joinville et de son escadre en 1843, céda son pays à la France. Il est mort en 1861.

protestante et américaine (cette dernière à Glass). Absolument rien qui ressemble de près ou de loin à une ville, à un hôtel ou à une maison meublée pour loger les étrangers. Aussi est-il très difficile de trouver un logement au Gabon. J'anticipe en disant que, pour mon compte, j'ai trouvé à me caser dans une factorerie portugaise. Le Gabon, relevant comme toutes les colonies françaises du ministère de la marine, est commandé par un capitaine de frégate. Malheureusement pour la prospérité de la colonie, celui-ci est changé réglementairement tous les dix-huit mois, à cause de la réputation exagérée qu'on a faite à l'insalubrité du Gabon. La garnison se compose de laptots sénégalais. La population européenne est essentiellement mâle ; en dehors de la mission américaine, tous les Européens, sauf un, sont célibataires. La moralité publique s'en ressent singulièrement.

C'est dans ce milieu, encadré d'une végétation luxuriante, que j'étais jeté, moi étranger, seul représentant de l'expédition, flanqué de mon attirail d'ânes et de laptots.

« Débrouillez-vous », m'avait dit M. Mizon. C'étaient-là, dans toute leur élastique étendue, les seules instructions et recommandations qu'il m'avait données. Eh ! bien, je me suis débrouillé et cela beaucoup mieux que je n'eusse osé l'attendre de ma nature rêveuse. Il est vrai que je me suis tout droit adressé au gouverneur, ce qui a singulièrement aplani les difficultés. Maintenant que mes hommes et mes bêtes sont casés, j'ai du loisir pour m'orienter, faire des excursions, apprendre la langue et les usages du pays. Je suis constamment occupé et tâche de bien mettre à profit ces semaines d'attente. Se tenir en haleine est d'ailleurs au Gabon une règle d'hygiène de première importance. Je fais beaucoup de courses à cheval, à âne, à pied, en embarcation, toujours armé de ma quinine et de mon parasol. Je visite aussi de près les factoreries ; je connais à présent tous les Européens du Gabon, sauf peut-être un ou deux. J'ai trouvé un accueil

particulièrement gracieux à la grande factorerie allemande (maison Woermann, de Hambourg), dont le représentant, M. Schulze, me fournit toutes sortes de renseignements précieux. Je vous prie de retenir ce nom qui m'est devenu profondément sympathique. A la mission américaine, j'ai eu la satisfaction d'assister à un service religieux protestant, le premier depuis mon départ de France ; une moitié se fait en langue ponguë, l'autre en anglais. Ces missionnaires que je vois souvent, m'intéressent par les détails qu'ils me fournissent sur leur œuvre. Nous sommes déjà très bons amis. J'ai aussi fait ma visite à la mission catholique, subventionnée par l'État, et j'ai été émerveillé de la partie matérielle de l'œuvre : ateliers de cordonnerie, de menuiserie, forge, basse-cour, porcherie, plantations superbes de manguiers, de cocotiers, de manioc, de café, de palmiers à huile, d'orangers, de citronniers, etc. Mon cicérone, au milieu de toutes ces merveilles, a été le père économe, originaire de Sainte-Croix-en-Plaine, près Colmar. Cependant la mission catholique a moins de résultats religieux que la mission américaine, ce qui m'a un peu surpris : j'aurais pensé que l'appareil extérieur du culte catholique était mieux fait pour impressionner les nègres, que les abstractions plus austères de la religion protestante. En outre, les missionnaires américains interdisent à leurs néophytes l'usage du tabac, de tous les spiritueux (même du vin), de la polygamie, des esclaves, tandis qu'avec les missionnaires catholiques il y a toutes sortes de concessions possibles. Si j'ai dit que la mission américaine a peut-être plus de succès, cela ne signifie cependant pas grand chose : le Gabonais est trop profondément apathique pour que les conversions soient nombreuses et surtout sincères.

J'ai, en général, une triste idée du Gabonais : ivrognerie, paresse, débauche, — voilà le Gabonais tel que je l'ai constamment sous les yeux. Sa paresse est telle qu'il faut absolument renoncer à employer le Gabonais comme manœuvre,

même en payant cher : les gros travaux sont tous faits ici par des Kroumen importés du cap des Palmes¹. Ces gaillards, taillés en hercules, se louent pour un an, jamais davantage ; l'année finie, ils sont rapatriés aux frais de ceux qui les ont cherchés. — Ce qui est remarquable, c'est l'exquise coquetterie des cases gabonaises. Que nous voilà loin des ruches d'abeilles de Dakar ! Figurez-vous une case rectangulaire, construite en bambou, partagée en plusieurs compartiments, avec porte et volets, le tout très soigneusement agencé et proprement tenu. Comment un tel bijou peut-il être l'œuvre d'un être aussi apathique que le Gabonais ? Problème.

Quant au pays lui-même, ce n'est que fourré, forêts, hautes herbes, marécages. C'est une richesse de végétation à faire rêver. Cocotiers, palmiers, arbres à pain, bambous, citronniers, fromagers, tout cela, dans le paysage, se balance, se tord, grimpe au milieu d'un enchevêtrement de lianes, de buissons, dont on se lasse d'étudier les replis, les profondeurs, les contours. Mais gare à l'endroit où vous posez le pied ! Tout cela est plein de marais et de serpents. En fait de gibier, vous pouvez rencontrer le pigeon vert, des perroquets, une sorte de chèvre-antilope, la panthère du Gabon, et, si vous vous avancez davantage dans l'intérieur, l'éléphant et — mais ici il faut être un chasseur veinard exceptionnel — le fameux gorille qui se laisse si difficilement atteindre.

Comme vous l'avez vu, le sol du Gabon est d'une fécondité prodigieuse. Et cependant il n'y a que deux essais de culture : l'un fait par la mission catholique ; l'autre, la plantation de café commencée par M. Schulze sur une vaste échelle. Ce sont les bras qui manquent : le Gabonais n'est propre à rien ; le Krouman ne se loue que pour un an, ce qui avec le prix du passage revient assez cher ; le blanc ne supporte pas

¹ Le Cap Palmas ou des Palmes se trouve à la frontière de la Guinée supérieure et de la colonie de Libéria.

ici le travail un peu forcé. Ah ! donnez-moi une poignée de Chinois et je vous ferai du Gabon l'un des pays les plus riches de la terre ! Les richesses dorment ici : il n'y a qu'à les réveiller. Tenez, le croiriez-vous ? Dans ce pays où les grands arbres sont aussi nombreux que les cheveux de tous les Saint-Mariens réunis, dans ce pays on fait venir les bois de construction — d'Europe et d'Amérique ! Pourquoi ? Manque de main-d'œuvre ! Si j'avais de l'argent, — quelques Chinois, une scierie à vapeur, des rails pour convoier le bois, auraient bientôt enrayé ce scandale économique. M. Schulze pense comme moi ; mais les chefs de sa maison ne sont pas du même avis, sans quoi la chose serait déjà faite. En attendant, M. Schulze abat de très gros arbres avec de la dynamite dans laquelle il fait passer un courant électrique. C'est un spectacle vraiment digne d'intérêt que celui de ces géants de la forêt renversés en quelques secondes comme par une chique-naude. Le botaniste Soyaux, ancien membre de l'expédition géographique allemande du Loango¹, est spécialement chargé de cette besogne ainsi que de la direction de la plantation de café.

Ce qui me réjouit profondément, c'est que je suis dans d'excellentes dispositions pour m'intéresser à toutes ces choses. Je me porte, en effet, admirablement bien. Un petit accès de fièvre qui m'avait pris, dès le premier jour, n'a pas tardé à disparaître ; il était la conséquence presque forcée d'une traversée faite dans un entrepont étouffant. Je l'ai envoyé promener avec de la quinine, et depuis, dès que je sens de loin quelque chose de fiévreux m'envahir, vite une pincée de quinine, et tout est dit. Je ne cesse de rendre grâce à Dieu des forces morales et physiques qu'il m'accorde dans une si large mesure. J'use d'ailleurs de beaucoup de prudence et n'expose pas ma santé inutilement.... Il ne faut d'ailleurs

¹ En 1873.

pas s'exagérer l'insalubrité du Gabon : avec un régime rationnel et certaines précautions, on se tire très bien d'affaire. J'en ai de nombreux exemples sous les yeux. Les cas de mort subite, de fièvre pernicieuse, dont on a fait tant de bruit, sont presque toujours la conséquence de bravades ou d'imprudences. Le Gabon, qu'on a souvent comparé à Cayenne, a sur cette dernière colonie le grand avantage de ne pas connaître la fièvre jaune, ni, en général, aucune maladie épidémique. C'est très précieux ce point-là.

Puisque j'ai parlé de la fièvre du Gabon, que je n'oublie pas d'en citer comme trait caractéristique la profonde démoralisation qui s'empare du malade. Moi aussi je n'ai pas fait exception à la règle. J'ai eu à réagir de toutes mes forces contre le torrent de pensées noires qui m'entraînait. Heureusement, l'accès passé (cela dure généralement trois à quatre heures), le baromètre moral a aussitôt remonté au beau fixe d'où il n'a plus descendu. — Une autre phase curieuse de cette maladie, c'est le sentiment de bien-être tout particulier qui s'empare du patient au moment où la détente se produit. Il est vrai que ce sentiment est toujours accompagné de celui d'une profonde faiblesse.

Comme mesures préventives, je citerai : bien manger, ne jamais laisser languir l'appétit, s'abstenir le plus possible de spiritueux, boire peu, éviter à tout prix l'humidité dans les vêtements (ce qui paraît une ironie dans un pays tout saturé d'humidité), se donner de l'entraînement, ne jamais se séparer de la quinine, éviter tout effort manuel pénible, se garer soigneusement contre le soleil, etc.

Nous sommes dans la saison des pluies. C'est dire qu'il pleut souvent et à torrents, presque toujours avec accompagnement d'éclairs et de tonnerre. Cependant tout cela est beaucoup moins formidable que je ne me l'étais imaginé.

J'ai déjà dit que le ciel du Gabon est presque toujours couvert et que la température y est généralement de 30° cen-

tigrades. Dans les premiers jours, je trouvais cette chaleur accablante et j'avais des craintes sérieuses de ne pouvoir jamais m'y habituer. A présent, je la supporte sans aucune gêne. Combien l'homme est une machine à habitudes !....

Pour lutter contre l'anémie qui, dans ces contrées, menace d'envahir le blanc, il est de toute nécessité de se bien nourrir. Les deux principales causes de cette anémie sont la fièvre et la transpiration. Pour la fièvre, vous savez à présent à quoi vous en tenir sur mon compte ; je suis maintenant tranquille de ce côté-là. Quant à la transpiration, elle était excessive à bord du *Loiret* et dans les deux premiers jours de mon séjour à terre. Mais aussi n'avais-je pas encore réussi à me sevrer d'eau. Une soif ardente me dévorait ; malgré moi j'avalais des quantités fabuleuses d'eau qui se traduisaient aussitôt en transpiration outrée. Depuis que j'ai réussi à ne boire que fort peu, la transpiration a disparu, le sommeil est revenu, avec le sommeil les forces, et, comme je l'ai dit plus haut, je me porte à présent comme un clown. En continuant ce régime, j'espère me maintenir vigoureux jusqu'à ce que nous quittions la côte pour les plateaux plus sains de l'intérieur.

Je ne vous ai pas encore parlé d'une déception qui m'attendait à mon arrivée au Gabon : le *C'est moi* n'était pas encore arrivé. Vous vous rappelez peut-être que c'est le brick chargé de la plupart de nos effets. J'avais compté sur une foule de choses qu'il avait à bord pour nous, principalement sur les fusils de chasse, les moustiquaires, les grandes bottes de marais. Or ce brick n'est arrivé qu'hier, 12 février ; mais il a été mis en quarantaine, le capitaine, par une incurie incroyable, ne s'était pas muni de patente.

Le vaisseau amiral *Vénus*, venant du cap de Bonne-Espérance, est entré aujourd'hui en rade. L'un de ces jours j'aurai à faire une visite à l'amiral pour lui mendier l'avis le *Marabout*, à l'effet de transporter nos colis dans l'Ogooué jusqu'à Lambaréné.

Dès mon arrivée au Gabon je fus accueilli par une nouvelle palpitante : Savorgnan de Brazza, après avoir parcouru le plateau qui sépare l'Ogooué du Congo, avait poussé jusqu'au Congo, avait descendu ce fleuve jusqu'à Stanley-Pool, où il s'était rencontré avec le terrible Stanley, et était revenu au Gabon par mer pour nous attendre. Pris d'impatience de ne pas nous voir arriver, il s'était enfoncé de nouveau dans l'intérieur, était revenu au Gabon. Encore pas de Ballay ! encore pas de Mizon ! Alors cet homme infatigable, intrépide, vrai sorcier en fait de ressources, vrai père des nègres, avait rassemblé toute une tribu, hommes, femmes, enfants, — au nombre de 1500 ! — pour aller fonder une station qui doit appuyer la nôtre. Cet homme est tout simplement une figure légendaire. Sa réputation s'étend au loin dans l'intérieur ; les noirs l'adorent ; il fait des prodiges avec eux. Dès maintenant ce foudre d'explorateur a dépassé Lambaréné à la tête de son exode, et il n'y a que quinze jours qu'il a quitté le Gabon ! — Je lui écris ce soir même et lui envoie les lettres arrivées à son adresse, profitant d'un aviso de M. Schulze qui part demain pour la factorerie de Lambaréné.

M. Ballay, le réfléchi M. Ballay, tombera des nues en apprenant tout ce que son collègue, homme-boulet, a accompli tandis que nous lanternions à Paris, à Lisbonne, aux Canaries, au Sénégal. Et savez-vous l'âge de Savorgnan de Brazza ? Il n'a pas deux ans de plus que moi ! En général, l'Ogooué semble réservé aux jeunes : notre doyen d'âge, M. Ballay, n'a que trente-trois ans. Combien je me félicite de m'être lancé jeune dans cette sphère d'activité ! Je vois beaucoup de besogne à tailler, et je prie Dieu de me conserver assez longtemps en forces pour que je puisse en tailler quelque peu. Car pour moi, cette œuvre s'agrandit de mes arrière-pensées de colonisation et d'évangélisation que je ne perds jamais de vue. O Dieu ! si j'étais libre de mes mouvements ! Le jour, où après m'être mûri dans la présente expédition, je pourrais prendre moi-même l'initiative !...

15 février. — Je continue à piocher ferme le mpongwé (pongoué, comme disent les Français), la langue des Gabonais ou Pongoués. Cette langue, avec quelques variations, se parle fort au loin dans l'intérieur. — Je suis frappé du grand nombre de cas d'éléphantiasis que je rencontre ici parmi les nègres. — Matoufa, le fidèle Matoufa, me rend des services signalés comme caporal des laptots. Grâce à lui, ânes et laptots me donnent fort peu de tracas. — Mes deux hommes blancs ont aussi eu la fièvre : hier, l'un d'eux, pris pour la seconde fois, a été transporté à l'hôpital. Nous avons ici un excellent médecin militaire et une pharmacie assez bien montée pour les maladies courantes du pays. — Si vous entendez parler des hépatites du Gabon, ne craignez rien pour nous : ces maladies-là ne s'attrapent qu'après un séjour prolongé dans ces parages marécageux. A l'endroit où nous allons, elles ne sont pas à redouter. Moi, je me porte toujours très bien. — A l'instant même je reçois un avis de l'amiral m'accordant audience à bord de la *Vénus* après-demain matin à 8 heures. — Les Pahouins (Fans), cette tribu belliqueuse et anthropophage qui confine au Gabon, se tiennent en ce moment tranquilles. D'ailleurs le *Marabout* remonte souvent le Como et le Rhamboé pour faire la police au milieu d'eux et les tenir en respect¹...

J'ai parlé des nombreux serpents qui existent dans ce pays. J'aurais dû ajouter, pour vous rassurer, que je porte de l'ammoniaque sur moi à leur intention. Un animal non moins gênant au Gabon, c'est la fourmi, qui, représentée par diffé-

¹ L'estuaire du Gabon, parsemé d'îles, est assez profond pour qu'on puisse le remonter une douzaine de lieues avec de gros navires.

Quatre peuplades, parlant quatre langues différentes, occupent le pays. Près de la mer les *Mpongwés* (Gabonais proprement dits), qui sont les entremetteurs pour le commerce de l'intérieur. Dans les forêts environnantes habitent les *Chéquianis* et les *Akellés*; et enfin, sur le Haut-Gabon (Como, Orombo) se trouvent les *Pahouins* ou *Fans*.

rentes espèces, commet beaucoup de dégâts et peut même, à l'occasion, devenir dangereuse. Mais ce que Du Chaillu¹ conte d'antilopes et de gorilles dévorés en pleine course par des bandes de fourmis, est tout simplement de la fable. En général, si vous lisez cet auteur, défiez-vous beaucoup de ses exagérations. Le marquis de Compiègne², outre l'avantage d'être plus récent, est bien plus digne de foi, tant qu'il ne s'agit pas d'aventures personnelles.

Vous ai-je dit que M. Schulze est consul allemand ? Il a le culte des Hohenzollern. Cela ne l'empêche pas d'être un parfait gentleman et le blanc d'ici avec lequel on trouve le plus de plaisir à entretenir une conversation variée et instructive. Depuis les treize ans qu'il a déjà passés au Gabon, il a su s'acquérir l'estime générale, de sorte que, même pendant la guerre franco-allemande, il n'a pas été inquiété. Sa maison est montée sur un pied fort confortable ; il possède la seule calèche et les deux plus beaux chevaux de Libreville-Glass. M. Schulze est protestant et Hambourgeois.

Une autre figure intéressante, dans un autre genre, est celle de Monseigneur Lebère, évêque du Gabon et vicaire apostolique des deux Guinées. C'est lui qui, placé à la tête de la mission catholique du Gabon, la dirige depuis trente-sept ans. Ces trente-sept ans de séjour dans un pays comme celui-ci, me l'ont fait regarder avec un respect tout particulier. Je lui ai serré la main avec une sorte de vénération, malgré son extérieur assez peu vénérable. M. Walker, le missionnaire protestant, travaille d'ailleurs également au

¹ Explorateur du Gabon en 1856 et années suivantes.

² Victor de Compiègne a visité le Gabon et l'Ogooué en 1873 et 1874 avec Alfred Marche, naturaliste. Il est mort en Egypte, tué au Caire, en 1877, pendant que A. Marche faisait un second voyage d'exploration dans l'Ogooué avec l'expédition de Brazza-Ballay, en 1875-1877. (Voir *Le Tour du Monde*, année 1878, 2^e semestre, p. 369, la relation d'Alf. Marche.)

Gabon depuis quatorze ans. (Entre parenthèse, vous voyez par là que tout le monde n'y meurt pas de la fièvre !)

16 février. — Déjeuné avec M. Schulze¹ ; passé quelques heures agréables avec lui. Il m'a demandé si, une fois notre expédition terminée, je ne serais pas disposé à fonder et à diriger une factorerie au nom de la maison Woermann, sur l'Allima. Il va de soi que je ne puis encore ni refuser ni accepter. Mais ce qui m'a souri dans ce projet, c'est que j'aurais à établir un chemin de fer système Decauville entre l'Allima et l'Ogooué.

Mes deux blancs, quoique bien plus vigoureux de constitution que moi, ont de nouveau la fièvre. Tant pis ! ils se rappelleront ce que je leur avais dit de l'usage trop fréquent du vin dans ces régions. « Wer nicht hören will, muss fühlen². »

Nos ânes me rendent ici un réel service, en ce que je puis très facilement me transporter d'un point à un autre. Je n'ai qu'à envoyer un mot au camp des laptots, et dix minutes après deux ânes sellés se tiennent à ma porte, l'un pour moi, l'autre pour le laptot qui m'accompagne. Parfois j'organise une grande corrida : à la tête de tous mes laptots montés à âne, je fais irruption à Glass ou au village de Louis. Nous avons ainsi fait dernièrement une magnifique cavalcade, par le clair de lune, pour aller assister à un tam-tam (danse) dans un village voisin. — J'ai commencé à faire couper et sécher de l'herbe pour la nourriture des ânes pendant le voyage dans l'Ogooué...

¹ « Aux curieux je dirai le menu : salades aux harengs préparée à la betterave et aux câpres ; foie de veau avec macaroni ; beefsteak aux pommes ; choux frais ; crème à la vanille avec biscuit ; chester ; vins de Bordeaux et du Rhin ; café. — Vous voyez que dans les grandes factoreries on mange bien. Dans les petites, ce sont le poisson et le chevreau qui constituent le fond de la nourriture. Les indigènes se nourrissent surtout de poisson et de manioc. »

² « Celui qui ne veut pas écouter, doit en subir les conséquences. »

Cette huître de capitaine du *C'est moi*, non seulement arrive ici sans patente, mais vient même encore de violer la quarantaine en laissant quelqu'un monter à son bord, de sorte que la quarantaine, qui allait être levée aujourd'hui, se trouve prolongée à perte de vue. Avec tout cela, je n'ai pas mes fusils !

Si je vous parlais d'un tourlourou, sauriez-vous ce que c'est ? Parions que non ! Eh bien ! apprenez et sachez que le tourlourou est le crabe de terre du Gabon. Il est rouge, avec une cuirasse bleue sur le dos. La première fois que je vis cet animal bizarre se laisser choir dans son trou, je crus voir un mineur liliputien pénétrer dans sa mine. Voilà ce que c'est que le tourlourou..... Faut-il être né sous une étoile railleuse pour s'appeler tourlourou ? Et ne vous prend-il pas la démangeaison d'inventer l'air du : Tourlourou-tourlourou-tou ?

17 février. — Le contre-amiral Mottey, commandant la division navale de l'Atlantique sud, revenu du cap de Bonne-Espérance, m'a donné aujourd'hui audience à bord de sa frégate la *Vénus*. Il m'a accordé le *Marabout* pour le Rhamboé, mais non pour l'Ogooué, à cause des basses eaux à l'embouchure dans la saison actuelle. Toujours autant de gagné.

En outre, il m'a donné l'autorisation de profiter des voyages du *Marabout* pour me promener en rivière (Como, Maga, Rhamboé, etc.). M. Schulze m'a également offert une place à bord de sa goëlette qui se rend, la semaine prochaine, dans le Rhamboé.

En attendant, après-demain matin, M. Schulze et moi partons pour sa plantation de café. Un officier de la *Vénus* nous accompagne. Ce sera une promenade à cheval et à âne dans les forêts du pays. Nous coucherons à la ferme. Retour le lendemain. Vous voyez, d'après cela, que la prochaine *Africana* sera probablement bondée de récits d'excursions.

Vous annoncera-t-elle en même temps l'arrivée de MM. Bal-
lay et Mizon ? Voilà qui est beaucoup plus douteux.

18 février. — Aujourd'hui, jour de la fermeture de la
présente, tout continue à bien aller. État sanitaire excellent.
Dieu est bon ! Mille et mille cordialités.

N^o 13.

Libreville-du-Gabon, 22 février 1881.

Aujourd'hui, anniversaire de mon père. De plus d'un point
du globe s'élève une prière ardente demandant à Dieu de
bénir un père chéri et dévoué. Tes enfants dispersés, cher
papa, s'unissent dans cette pensée commune et t'envoient,
avec une respectueuse et profonde affection, un cordial baiser
sur les deux joues.

Je vous avais promis pour ce numéro, mes chers abonnés,
a great plenty de récits d'excursions. L'Africain a bonne mé-
moire, vous voyez. Mais, à votre tour, veuillez vous rappeler
M. Schulze, que j'ai eu l'honneur de vous présenter la der-
nière fois. C'est lui, en effet, qui m'a fourni l'occasion de ma
première grande excursion en m'invitant à l'accompagner
avec deux officiers de la frégate à sa plantation de café située
à cinq heures et demie de marche dans l'intérieur, direction
est. Nous avions avec nous trois chevaux et trois de mes
ânes. Une escouade de Kroumen nous frayait le chemin dans
les endroits difficiles. Car, c'étaient, en partie, de vraies
forêts vierges que nous avions à traverser. Marais, ruisseaux
et détours du sentier, — voilà, mesdames et messieurs, le
chemin à la plantation Schulze. Pour l'aller, j'ai fait la moitié
du chemin à pied et, pour le retour, la totalité. Je voulais
m'assurer si je supportais la marche prolongée sous ce climat
équatorial. Je m'en suis parfaitement tiré. Il s'est trouvé
que j'étais moins fatigué que ces messieurs qui n'étaient

guère descendus de leurs montures. Je n'ai non plus eu la fièvre, quoique j'eusse eu à patauger dans les ruisseaux et les marais. Il est vrai qu'à l'arrivée je m'étais hâté de me frotter de pied en cap avec de la flanelle, de changer d'habits et d'avalier un bon verre de cognac. M. Schulze et les deux officiers étaient de charmants compagnons de route.

Quant à la plantation, elle n'est rien de moins qu'un prodige de travail. Un immense terrain (j'ai oublié le nombre des hectares), couvert encore de forêts vierges il y a deux ans à peine, a été défriché et planté de café. Le défrichement continue d'ailleurs sur une large échelle. Vous n'avez peut-être pas oublié que c'est avec de la dynamite et un courant électrique que M. Schulze abat les grands arbres de la forêt. Malheureusement la machine électrique (machine rotative, électricité statique) était détériorée par l'humidité, de sorte que nous avons été privés du spectacle grandiose d'un grand arbre lancé verticalement à quatre, cinq mètres de hauteur, puis retombant lourdement sur les autres arbres avec un fracas épouvantable. Parfois dix, quinze arbres sautent ainsi en même temps. Jugez du prestige que ce blanc assis sur sa galerie, doit inspirer aux noirs, lorsqu'il se contente d'appuyer sur un bouton pour produire un tel cataclysme ! Pour en revenir au café, il a été importé de Monrovia (Libéria), ainsi que les gens qui le cultivent. Le botaniste Soyaux, qui dirige cette belle entreprise de colonisation, habite une case en bambou très confortable, où nous avons été reçus avec une hospitalité parfaite. Un repas succulent a assouvi notre faim de loup ; après quoi M. Soyaux nous a fait les honneurs de son théâtre d'activité. Je ne vous ennuierais pas des détails d'agriculture qu'il nous a donnés à cette occasion, mais pour moi ils étaient d'un intérêt plus direct, et je vous assure que j'écoutais des deux oreilles pour me souvenir, le cas échéant, de ces renseignements. J'ai d'ailleurs sur la conscience d'avoir abusé de la complaisance de M. Soyaux en l'accablant de questions sur

toutes sortes de choses africaines. Il va sans dire que les noms de Stanley, Schweinfurt, de Brazza, Livingstone et autres étaient continuellement dans notre bouche. M. Soyaux, qui compte lui-même dans les rangs des explorateurs, ayant fait partie de l'expédition allemande dans le Loango, considère aussi l'Ogooué comme une des portes de l'Afrique inconnue. Lui-même vit à présent depuis deux ans dans la retraite où nous l'avons trouvé. Là, perdu au milieu des bois, dirigeant sa plantation, à la tête d'une centaine de noirs, il continue ses travaux de botaniste, enrichit ses herbiers, collectionne ses insectes, mesure des crânes nègres, fait de fréquents et précieux envois aux musées de Hambourg et de Leipzig, et ne s'ennuie nullement dans sa solitude. Sa bibliothèque est d'ailleurs assez bien montée, surtout en ouvrages sur l'Afrique occidentale. Voyant l'intérêt que je prenais à cette section de sa bibliothèque, il m'invita à faire un séjour chez lui, dans le cas où le *Cygne* tarderait à venir. Je me le suis noté.

Il est étrange que ce soit auprès des Allemands, des Anglais, des Américains et des Portugais — c'est-à-dire auprès des étrangers — que je trouve au Gabon l'accueil le plus prévenant. Ce sont également eux qui prennent le plus d'intérêt aux expéditions de l'Ogooué, ce sont eux qui ont prêté à de Brazza l'appui le plus efficace, qui lui ont avancé de fortes sommes à fonds perdus, etc. Les Français du Gabon partagent l'indifférence des Français de France en ce qui concerne la géographie et la colonisation. N'est-ce pas désespérant de voir ce trait du caractère national persister jusque dans les colonies, jusqu'à l'entrée des grandes voies par où l'on pénètre dans l'inconnu? O sainte routine française, jusques à quand?...

Pour faire diversion un instant, si nous causions dînette? Car apprenez qu'au Gabon la peur de l'anémie rend matérialiste. On enregistre un solide repas comme une victoire. J'enregistre donc, après tous les copieux déjeuners

et diners acceptés chez M. Schulze — un dîner à bord de la frégate, auquel m'avaient invité les deux officiers de tantôt. Sans me laisser dérouter par la place d'honneur qu'on m'avait assignée, au milieu d'une guirlande de dix à douze officiers de marine, je ne perdis pas une bouchée; et malgré les questions et les réponses qui se croisaient, je supputais d'après les plats déjà venus les plats qui pouvaient encore venir. Quand la série en fut complètement épuisée, alors seulement je me laissai aller au gré de la conversation, qui roula naturellement sur notre expédition. Le sujet est un peu rebattu par moi; mais, en causant, on trouve toujours quelques miettes à glaner. L'un des officiers surtout a éveillé mon attention sur plus d'un point intéressant.

Matoufa, le fidèle Matoufa... — pardon! nous ne sommes plus à bord de la frégate, — Matoufa donc, puisque Matoufa il y a, entre ce matin chez moi, et d'un ton particulièrement tendre : « M. Stahl, moi voudrais écrire à ma femme, me dit-il, — mais si toi écrire, mieux? » — « Bien! Et que veux-tu que j'écrive à ta femme? » — « Écris : elle rester tranquille, tout à fait tranquille. Si moi pas mourir dans la brousse¹, moi revenir chez elle. Écris : elle rester avec mes frères, toujours écouter mes frères, pas demander quelque chose à personne d'autre. » — Là-dessus, me voilà écrivant à Diaspaï, fille de Mbésan-Kodou et de Marembgué, princesse dans l'Ouallo, femme de Matoufa. Je lus à Matoufa et il signa. Il était radieux parce que j'avais mis comme en tête : « Chère femme » — idée, en effet, originale pour un musulman, — et que j'avais conclu par les mots : « Aime-moi toujours. — Allah soit avec toi! » Après quoi je serrai la main à Matoufa et lui dis : « Matoufa, toi pas mourir dans la brousse. Moi avoir besoin de toi quand moi revenir de France dans l'Ogooué. » — « Dis comme tu veux, M. Stahl, moi

¹ Probablement *broussaille*, forêt du Gabon.

faire comme toi dire. Moi aller avec toi partout. Les autres laptots dire la même chose, avant tout Malaliéro et Moudi-Yaou. » Un cigare et un verre de vin conclurent cette conversation.

Je ne vous ai pas encore parlé de la passion des Gabonaises pour l'*alougou* (eau-de-vie) et le tabac. Dès le matin, vous les voyez, pipe à la bouche, rouler les débits d'*alougou* et s'ingurgiter des rasades à tuer raide le marin le plus endurci. A chaque instant, je rencontre une femme ivre-morte sur mon chemin. C'est dégoûtant. Ces Gabonais sont un peuple foncièrement pourri. Sans la garnison du gouvernement, il y a longtemps que leurs voisins les Pahouins les auraient balayés. — Adieu !

N^o 14.

Ningué-Ningué¹, 1^{er} mars 1881.

Depuis six jours en excursion dans le Como, qui, avec le Rhamboé, forme l'estuaire du Gabon. Beau et large cours d'eau, magnifique artère de navigation s'il était plus long; parsemé seulement de quelques rocs et de quelques bancs de sable, descendant des montagnes de Cristal, remonté fort haut par la marée, courant ample et régulier, rives continuellement boisées et cachant des marais perfides.

¹ Ile située en amont de l'estuaire ou golfe du Gabon, au confluent du Como et du Bogoué. Une chaîne de montagnes faisant suite à la Sierra de Cristal recèle les sources de ces rivières.

La côte sud du Gabon se compose de vastes savanes, d'où émergent quelques bouquets d'arbres. — La côte nord se compose de chaînons peu élevés, dont les principaux sommets atteignent 200 mètres; quelques clairs ruisseaux se forment dans les vallées et viennent se jeter dans l'estuaire, au milieu des terrains calcaires grossiers où se trouvent empâtés quelques cristaux de carbonate de chaux; ces calcaires et une roche ferrugineuse qui paraît éruptive, caractérisent ces terrains. (Voir *Le Tour du Monde*, année 1876, 1^{er} semestre, page 260, Croisières à la côte d'Afrique, par le vice-amiral Fleuriot de Langle.)

Jusqu'à l'île Ningué-Ningué, d'où je vous écris (7° 45' long. E, 0° 10' lat. N.), j'ai pu profiter de la goëlette de M. Schulze, allant ravitailler le ponton de la maison Woermann. Car à Ningué-Ningué se trouvent mouillés plusieurs pontons, succursales des factoreries du Gabon. On se sert de pontons pour se garantir d'un coup de main des indigènes; car nous sommes ici en plein pays pahouin. Un seul de ces pontons est tenu par un Européen, un Anglais, dont j'aurai à reparler.

Depuis Ningué-Ningué j'ai poussé en pirogue des pointes dans le Como supérieur, le Bogoué, l'Élobé. Assis à l'arrière ou à l'avant de mon esquif branlant, animant les pagayeurs d'un « zoug-zoug » cadencé, j'ai fouillé toutes les rives aux environs de Ningué-Ningué. Hélas! elles forment une suite presque non interrompue de marécages, dans lesquels plongent, comme des pilotis, les racines adventives d'arbres échevelés. Dans les rares endroits où le débarquement était possible, j'en ai toujours profité pour me lancer, à travers les fourrés, à la découverte des villages pahouins. Souvent, presque toujours, j'étais obligé de faire de grands détours à cause des marais. Je les ai en grippe, ces sales marais, qui m'ont tant de fois fait rebrousser chemin sans plus de cérémonie.

Mais de ces excursions pédestres je revenais toujours émerveillé de l'exubérance de vie dans la végétation et dans le monde des insectes. Les lépidoptères — vulgairement appelés papillons — sont largement représentés. Leur grand nombre, leur variété et la richesse de leurs couleurs (généralement salamandrées) faisaient mon admiration... J'ai également été assez heureux pour me trouver deux fois sur le passage de la terrible fourmi processionnaire (boushkai) et pour constater *de visu* que ce qu'en dit le marquis de Compiègne est parfaitement exact.

Dans les villages des Pahouins je n'ai jamais été molesté, quoique je m'y fusse aventuré tout seul avec ma carabine.

Les Pahouins ont une attitude bien plus mâle et plus décidée que les Gabonais. Leurs mœurs sont aussi meilleures, et, si je ne me trompe, la polygamie n'existe guère chez eux. Ils sont restés cannibales, il est vrai, mais seulement dans ce sens qu'ils ne mangent que leurs semblables morts de mort naturelle. Je n'ai cependant pas réussi à trouver d'ossements humains dans le voisinage de leurs cases.

Ces cases, moins propres et moins coquettes que celles des Gabonais, offrent la particularité d'avoir, en guise de porte, une ouverture dont le seuil est fortement exhaussé, à la façon d'une croisée. Après un instant d'hésitation, je me suis enhardi à pénétrer dans ce trou et à me mêler, dans leur propre demeure, à la société de ces mangeurs de chair humaine. Eh bien ! ils ont l'air bon enfant, après tout. Ils riaient de mes bribes de pahouin ; moi, je riais avec eux, mais toujours l'œil au guet et le doigt près de la gâchette de la carabine (dame ! j'étais seul). J'observais leur habillement, leurs armes, etc. Pour ce qui est de l'habillement des hommes, oh ! par exemple, il était bien vite étudié : un chiffon autour des reins et voilà tout. Les femmes s'enveloppent d'un pagne jusqu'à mi-corps et ajoutent, comme parure, des anneaux de cuivre aux jambes. Les deux sexes paraissent avoir une prédilection pour les colliers de perles. Dans ces cases pahouines j'évitais le contact immédiat avec leurs habitants ; car j'ai été frappé du grand nombre de cas de maladies de peau qui s'offraient à moi. Deux ou trois albinos ont également attiré mon attention. Mais je n'ai pas rencontré un seul cas d'éléphantiasis, cette hideuse maladie si commune parmi les Gabonais.

Rarement je quittais un village pahouin sans que le roi (un nègre comme un autre, avec un chapeau ou un pantalon en plus) ne se fût trouvé sur mon passage pour me réclamer du rhum. Je répondais que, venu pour chasser, je n'avais rien sur moi qu'un fusil qui tirait très vite et très loin. Le

roi généralement daignait se contenter de cette fin de non-recevoir, et je le quittais en lui serrant la main. Ayant pris goût à ces scènes, je m'enhardis une fois jusqu'à demander au roi comment il osait avoir le front de me réclamer quelque chose à moi, venu pour tuer les panthères qui mangeaient ses poules. C'était se faire passer, à peu de frais, à la fois pour un homme redoutable et pour un bienfaiteur du pays ! Mais entre nous ; moi, tueur de panthères, — vous voyez cela d'ici !

Un jour, venant de quitter avec ces airs de Nemrod quelque village pahouin, je m'enfonçais crânement dans les hautes herbes, lorsque j'entends tout près de moi un grognement sourd. Le terrible Nemrod s'arrête inquiet : Mais ! la panthère l'aurait-elle pris au mot ? Je m'accroupis pour distinguer l'animal à travers les herbes ; mais je ne vis rien, et le grognement se rapprochait..... N'ayant que l'ouïe pour guide, je visai dans la direction d'où venait le bruit et fis feu. Rechargeant aussitôt mon arme et les yeux grands ouverts, je m'apprêtai à accueillir le fauve se précipitant sur moi, — et je dois avouer que dans cet instant l'imminence du danger m'avait donné le courage du désespoir, — lorsqu'un grognement bien connu, fuyant vers le village, m'avertit que j'avais tiré sur un — excusez la méprise ! — cochon !.... C'était à mon tour de détalier, mais dans la direction opposée, croyant déjà sentir à mes trousses trente-six mille Pahouins, réclamant mes habits pour leur cochon blessé. — Voilà, Mesdames et Messieurs, l'histoire véridique de mon premier exploit cynégétique. Voilà comment l'on tue les panthères en Afrique.....

Là, si nous nous arrêtons un instant ici pour prendre un verre de sherry et faire un tour sur le pont de la goëlette ? — Donc, mes chers lecteurs, veuillez m'attendre deux minutes, et je suis de nouveau à vous.

Savez-vous ce qui me fascine à Ningué-Ningué, ce que

je dévore du regard du matin au soir? Ce sont les montagnes de Cristal, qui s'élèvent bleues dans la direction de l'est. J'ai une démangeaison colossale d'y courir.

D'après tous les renseignements que j'ai pu obtenir, avec une pirogue bien montée il me serait possible de remonter le reste du Como en deux jours — un jour pour l'ascension du Cristal — deux ou trois jours à sauter d'un sommet à l'autre : oh ! quel rêve ! J'avais même pris des dispositions pour le réaliser ; l'Anglais cité plus haut avait mis sa pirogue et vingt kroumen à ma disposition ; il voulait même m'accompagner lui-même pendant un bon bout de chemin, lorsqu'il tomba subitement malade, et en même temps le capitaine de la goëlette me déclara avoir fini son chargement et ne pouvoir plus tarder davantage. J'avalai la bile que j'allais me faire et murmurai, pour la centième fois peut-être : « Patience ! nous sommes en Afrique. » Pour m'oublier, je me suis mis à écrire le n° 14 de l'*Africana*.

Mais tout à l'heure, quand je suis monté sur le pont, elles étaient si belles, si bleues, si désespérément fascinantes, ces montagnes à peine connues, que j'eus beaucoup de peine à m'arracher à ce spectacle. Le capitaine de la goëlette, qui est un brave paysan des landes du Schleswig-Holstein, ne comprend rien à cette fascination des montagnes, et l'inconnu par-dessus le marché, quel attrait peut-il y avoir là-dedans ? Quoi qu'il en soit, je n'aurai pas le courage de dire adieu aux montagnes de Cristal ; je leur dirai : au revoir.

L'Anglais cité plus haut est le type de ceux qui sont isolés dans les factoreries le long de la côte d'Afrique : privés de toute société, ils prennent leur bouteille de brandy comme compagne et y noient et leur ennui et leurs forces intellectuelles.

Aujourd'hui j'ai fait sensation parmi nos noirs, parce que j'ai nagé depuis notre goëlette jusqu'au ponton de l'Anglais. Ils me criaient : « Les requins ! les requins ! » Mais comme

je savais que le requin ne vit pas dans l'eau douce, je continuai tranquillement ma route et arrivai à bon port, où j'empruntai pour un instant à l'Anglais sa chère bouteille de cognac, afin de dissiper jusqu'au moindre soupçon de fièvre.

Je vous ai laissé entrevoir le capitaine de la goëlette : si vous désirez faire plus ample connaissance avec lui, sachez que c'est un solide gaillard de vingt-deux ans, aux cheveux châtain et aux yeux bleus, un *Muss-Preusse*¹ comme nous autres, ex-maître charpentier dans la marine, etc. Il a les qualités et les défauts des Allemands : il est robuste, mange comme quatre, est d'un naturel sociable, aime les disputes de mots, a la nostalgie de la *Heimath*, etc. Ce pauvre capitaine est actuellement beaucoup tourmenté par les bourbouilles ou boutons de chaleur, l'une des trente-six misères du Gabon. La nuit il se gratte et se lave incessamment à grande eau ; le jour il apostrophe le soleil en le maudissant.... Il est vrai que pendant ce voyage la température est montée jusqu'à 34 et même 35 degrés centigrades. C'est après une tornade que la température est agréable. Nous en avons essuyé deux. Quant aux orages, il y en a environ un par vingt-quatre heures.

Hier soir, peu avant le coucher du soleil, le paysage était éclairé à ravir : les eaux du Como, les différents tons de verdure le long des rives, les montagnes de Cristal, tout cela était baigné dans une lumière si douce que toutes sortes de *weiche Gefühle*² s'emparèrent de moi. Dans ce moment encore, comme déjà si souvent dans ce voyage, j'ai dû regretter de ne pas savoir chanter. J'étais là comme un poisson muet dans une nature muette : les grillons et les crapauds seuls exprimaient leur contentement par leurs refrains mo-

¹ Un annexé de la Prusse.

² Tendres émotions.

notones....! Jamais je n'aurais pensé que moi, qui ne sais pas distinguer un *ré* d'un *fa* et qui confondrais peut-être un choral et une valse, jamais je n'aurais pensé que je pusse avoir à tel point la nostalgie du chant. En partant pour l'Afrique, certes c'était la privation à laquelle je m'attendais le moins, et c'est pourtant celle qui m'est la plus sensible.....

Demain, départ de Ningué-Ningué vers le Gabon.....

NB. Vu les circonstances dans lesquelles j'écris les numéros de l'*Africana*, je réclame pour eux la plus grande indulgence en ce qui concerne style, orthographe, etc. N'oubliez pas que ce sont des notes bâclées au courant de la plume; parfois même je n'ai pas le temps de relire.

N° 15.

Libreville-du-Gabon, 7 mars 1881.

Revenu de Ningué-Ningué, le 5 au soir, après une absence de onze jours, je m'attendais à trouver au Gabon le *Cygne* et le courrier d'Europe. J'y ai trouvé l'un et l'autre.

Le *Cygne* était, en effet, arrivé la veille, 4 mars, après une traversée de 40 jours (départ de Dakar le 24 janvier). M. Ballay est florissant de santé et rougi par le soleil comme une cerise; mais M. Mizon a été fortement secoué. Cependant ces deux jours de repos l'ont déjà sensiblement remis et il s'occupe de tout comme si de rien n'était. Quant à la luxation qui paraissait si redoutable, un traitement intelligent de M. Ballay l'a fait disparaître au bout de trois jours. L'équipage et les laptots amenés par le *Cygne* se portent bien. Mais quelle traversée pénible! Je me déclare heureux d'avoir pu me faufiler à bord du *Loiret*. Figurez-vous: peu ou point de brise, tornades, chaleur torride, *eau douce rationnée* (on recueillait avec avidité l'eau des tornades!), vermine,

ciel couvert pendant trois jours, partant pas de point possible, etc. Voilà un bon apprentissage pour une expédition africaine !

Quant au courrier... Ah ! merci, merci... En voilà un qui était chargé ! Treize lettres ! Et quelles bonnes et longues lettres !... Quelle longue et délicieuse digestion que celle de ce monceau d'écriture ! Voilà qui réjouit, voilà qui donne des forces et du courage ! De même que la lame porte la pirogue par-dessus les récifs, de même l'appui de tant de sympathies réunies me portera par-dessus les petites contrariétés que je puis rencontrer...

Je vous ai expédié aujourd'hui par le *Loanda* (voie anglaise), un simple bonjour ; mais comme ce navire dessert les stations de la côte, mon bonjour sera singulièrement défraîchi à son arrivée, car il vous arrivera probablement après la présente que je compte expédier par le *Loiret* le 15 mars¹.

Auraient-ils eu raison, ceux qui prétendaient qu'il est avantageux d'attraper la fièvre dès l'arrivée au Gabon ? Le fait est que depuis mon accès du premier jour, je ne cesse de bien me porter. C'est fort heureux ; car nous ne partirons probablement pas d'ici avant la mi-avril, époque à laquelle l'état des eaux de l'Ogooué permettra au *Marabout* de remonter le fleuve. D'ailleurs il y a beaucoup à soigner pendant ce temps. Tous ces délais me font ronger le frein ; j'éclaterais d'impatience si je ne m'étais mis, une fois pour toutes, bien avant dans la tête que la patience est la première vertu nécessaire en Afrique.

L'Anglais de Ningué-Ningué, dont j'ai parlé plus haut, est M. Findlay qui a donné l'hospitalité à l'expédition allemande du Loango. — Actuellement j'ai pour voisin de chambre et de

¹ Ce projet, Stahl n'a pu le réaliser, il est mort le 14 ; et cette lettre, ainsi que la précédente, a été retrouvée dans ses papiers et n'est parvenue à sa famille qu'un an plus tard.

table, l'un des Européens qui d'Emboma allèrent à la rencontre de Stanley descendant le Congo. Stanley était, paraît-il, dans un état d'épuisement tel que l'on s'attendait à le voir succomber d'un jour à l'autre. Aussi lorsqu'il revint quelques années après pour commencer ses travaux actuels, notre Européen eut de la peine à reconnaître le squelette d'autrefois, dans le gros et fort gaillard qui se présentait à lui. Mon compagnon confirme ce que j'avais appris du caractère de Stanley : il le trouve énergique, hautain, despote. Mais quelle flamme dans cet homme ! Pour le moment il travaille dur à sa route qui lui donne beaucoup de mal ; il est obligé de la tailler dans une haute montagne qui surplombe le fleuve à pic. C'est ce qui explique la lenteur avec laquelle il avance. Un trait particulier à Stanley, c'est qu'il n'aime pas qu'on vienne mettre le nez dans ses travaux : il accueille avec méfiance tout homme instruit venant le visiter, et il s'enveloppe à dessein d'un certain mystère. Il y a plus d'une raison à cela. L'une, c'est qu'il emploie des esclaves. Mais dans un pays où tout le monde est ou prince ou esclave, il était difficile d'avoir d'autres travailleurs. C'est égal, je ne m'abaisserais jamais jusqu'à diriger des esclaves.

Suite au n° 15.

8 mars. — Merci à M^e K. de l'extrait du *Temps*, au sujet de Brazza. Je l'ai communiqué à ces messieurs qu'il a vivement intéressés.

Quant au ciel étoilé, dont parle M^e K., il n'existe guère au Gabon. La lune également est rarement visible. N'oubliez pas que le ciel du Gabon est un ciel généralement couvert, et c'est là un grand avantage, sans quoi le thermomètre monterait à des hauteurs inquiétantes.

* * *

Avec les deux lettres précédentes arrivées à Sainte-Marie, le 10 mars 1882, se trouvait aussi une lettre destinée à M. de Visme, qui a bien voulu me la communiquer ainsi que la plupart des numéros du *Paris-Mashogo*. Ces derniers reproduisent en partie, ou avec des variantes, les numéros de l'*Africana*; les reproduire, ce serait faire double emploi. Mais la lettre sus-mentionnée, malgré son caractère intime, étant la dernière qu'ait écrite Stahl, l'avant-veille de sa mort, doit encore trouver sa place ici et mérite de clore les documents qui nous restent de notre regretté compatriote.

Gabon, 12 mars 1881.

Bien cher et honoré Monsieur,

Quel festin vous m'aviez préparé pour mon retour du Como! Car, apprenez que j'ai fait une grande excursion de onze jours dans ce fleuve, et voici qu'en revenant je trouve M. Mizon (c'est vous dire que le *Cygne* est arrivé), qui me remet un paquet de lettres, parmi lesquelles se trouvait votre longue et excellente lettre du 30 janvier. Merci mille fois, cher Monsieur, du vif plaisir que vous m'avez préparé par là.

Vous me tenez admirablement au courant de ce qui se passe à l'École, dans le monde politique, dans le monde scientifique, dans le domaine météorologique, etc. Merci encore mille fois. Si j'ai un regret, et il est très vif, — c'est de ne pouvoir vous écrire encore plus en détail. Veuillez vous en rapporter, quant à notre expédition, non pas à *Paris-Mashogo* que, faute de temps, j'ajourne définitivement jusqu'à mon arrivée à la station, mais aux numéros de l'*Africana*.... que vous demanderez à mon frère Ernest.

..... Je vous remercie des nombreuses salutations que vous me transmettez, et vous prie d'y répondre par les miennes.

Pour une lettre africaine, cette lettre est piteusement

courte; en réponse à votre énorme et si cordiale missive, elle l'est encore davantage. Mais nécessité oblige! Puisez dans l'*Africana* jusqu'à ce que je puisse vous écrire plus au long. Vous savez : je renvoie toujours au temps où je serai à Mashogo. C'est le mot d'ordre d'à-présent.

De grâce, quelle idée avez-vous de songer à imprimer des bribes bâclées à la hâte? Je vous en prie, n'imprimez rien ni de *Paris-Mashogo* ni de l'*Africana* : tout cela est trop décousu. Si, à la station, je trouve des loisirs pour torcher quelques articles convenables, alors imprimons, mais pas avant.

A vous, cher Monsieur, à M^{me} de Visme, à toute l'École mes plus cordiales salutations.

A. STAHL.

P.-S. — Pour ce qui est de la conférence à la *Primavera*, les matériaux seront insuffisants avant l'hiver prochain.

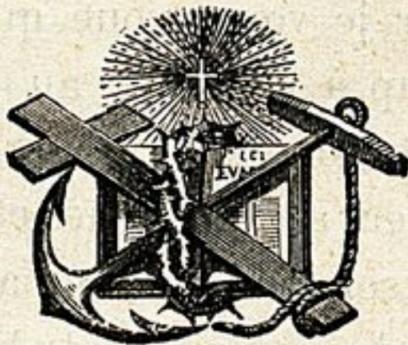
Il me vient une idée lumineuse. Si vous m'envoyiez la *Nature*¹ à moi? Car je vous avoue qu'elle me manque un peu : j'aime beaucoup à me tenir au courant de ce qui se passe dans le domaine de la physique. Si donc vous jugez opportun de l'expédier, à tous risques et périls, poste restante au Gabon, je vous en serais bien reconnaissant, mais en même temps je vous demanderais pardon de l'embarras que je vous cause par là. Je vous rembourserai le prix d'abonnement au retour; si je ne devais pas revenir, eh bien! ce sera un petit sacrifice que vous voudrez bien faire pour moi, s'il vous plaît.

¹ Journal hebdomadaire illustré, dirigé par Gaston Tissandier, auquel il était abonné avant son départ, et qu'il avait prié M. de Visme de faire adresser à l'un de ses frères.

« Si je ne devais pas revenir ! » Y avait-il dans ces mots un pressentiment ? Il n'est pas revenu ! C'est par ces mots que se termine la correspondance d'Auguste Stahl, qui était admirablement doué pour la rendre de plus en plus intéressante. Sa mort est regrettable à tous égards. En la mentionnant, la Revue géographique du *Tour du Monde* (1881, 1^{er} semestre, XII) s'exprime ainsi : « Avec M. Mizon était parti M. Stahl, qui a malheureusement succombé, dès le début, à des influences de climat qu'il avait peut-être trop dédaignées. M. Mizon perd en M. Stahl un auxiliaire plein de capacités et de dévouement. »

Paix soit sur sa tombe!

E. D.



En vente aux mêmes librairies :

Ouvrages de M. Dietz.

Vie de Martin Luther, racontée aux enfants. — 1883.

Vie d'Ulrich Zwingli, racontée aux enfants. — 1884.

Brochures de 48 pages petit in-8, avec gravures hors texte, publiées pour le 4^e centenaire de ces Réformateurs.

Communications faites à diverses Sociétés scientifiques.

Essai sur le Climat de Bischwiller. Observations de 1862 à 1864. — Colmar, 1878. In-8, 44 pages.

Observations météorologiques faites à Rothau, 1878-1879, avec description topographique. — Saint-Dié, 1879. Grand in-8, 14 pages.

Climat de Rothau en 1879, avec planches. — Strasbourg, 1880. In-8, 30 pages.

De l'Influence des forêts sur les pluies, l'alimentation des sources et le climat. — Strasbourg, 1882. In-8, 24 pages.

Relevés météorologiques du 1^{er} semestre 1883 de six stations d'Alsace
Note sur l'orage du 1^{er} juillet 1883 à Rothau. — Strasbourg, 1883. In-8, 8 pages.

Les Assurances bovines au Ban-de-la-Roche et dans les Vosges-Alsace, avec planche. — Strasbourg, 1880. In-8, 26 pages.

Notes sur quelques monnaies du Moyen Age trouvées à Ban-de-la-Roche, avec planche. — Saint-Dié, 1881. Grand in-8, 14 pages.

Les Pluies en Alsace-Lorraine, de 1870 à 1880, d'après les observations d'une trentaine de stations météorologiques. 48 pages in-8 avec 5 tableaux graphiques. — Strasbourg, 1883, chez Treuttel et Würtz.

113